REVUE DOMINICAINE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

3980, rue Saint-Denis, Montréal-18, P. Q.

Vol. LX Tome I Mai 1954

# *Après dix ans*

*On dit que le cœur se lasse d'aimer,*
*Comme s'use au vent l'ardent oriflamme.*
*Tout au long des ans, pour le ranimer,*
*On dit qu'il lui faut de nouvelles flammes.*

*On dit que le cœur folâtre en amour,*
*Papillon léger qui court la prairie.*
*On dit qu'il ne peut s'abreuver toujours*
*Aux mêmes ruisseaux de musarderie.*

*On dit que le cœur a parfois des bonds*
*Loin du clair chemin fleuri de promesses.*
*On dit qu'il poursuit, rêveur vagabond,*
*Les sirènes d'or des folles kermesses.*

*On lui prête encor bien des trahisons,*
*Dans sa destinée aux mille féeries.*
*On dit qu'il est seul, comme en garnison,*
*Dans bien des foyers que le monde envie.*

*Pourtant, mon Amour, après ces dix ans,*
*Je retrouve en toi les mêmes ivresses.*
*Peut-on se lasser des mêmes printemps*
*Qui soufflent toujours les mêmes caresses ?*

*Peut-on se lasser du même cours d'eau*
*S'exprimant toujours en nouveau langage ?*
*Son lit est le même, et ses flots nouveaux*
*N'en font point pourtant un autre visage.*

*La forêt jouant aux mains des saisons,*
*Malgré tous ses jeux, reste encore la même.*
*Le sol sait donner chaque fenaison,*
*En gardant en lui son vibrant poème.*

*Ainsi, mon Amour, notre cœur vieillit,*
*Sans que son élan n'ait subi de courbe,*
*Son ardeur, de froid, car seul s'avilit,*
*Celui qui le veut, qui, libre, s'embourbe.*

*Nos cœurs ont couru les sentiers aimés,*
*Dans la vérité des lois conjugales.*
*Ils n'ont pas rêvé de se costumer*
*En pitre affamé d'éclatants scandales.*

*Nos cœurs ont rêvé le voyage ardent*
*Du navire épris d'Etoile polaire.*
*Est-il moins grisant, pour être prudent,*
*Le vol que la paix du devoir éclaire ?*

*Nos cœurs ont rythmé le chant le plus beau,*
*Lourd de poésie et frangé d'étoiles.*
*Au lieu de traîner un rêve en lambeaux,*
*C'est tout l'univers qui chante à nos voiles.*

*Nos cœurs ont aimé, comme Dieu le veut.*
*Tes traits, chère Epouse, ont les mêmes grâces.*
*Et je reprendrais les mêmes aveux :*
*Notre amour n'est pas de ceux qui se lassent.*

Roger Brien

# Guidisme et Contemplation

Le Guidisme, à le considérer de l'extérieur, apparaît quelquefois comme une sorte de groupement orienté vers le sport, l'activité au grand air et sans lien particulier avec la religion. Or nous voudrions, ici, parler de son rapport avec la contemplation. Gageure ?... Non, simple témoignage après tant d'autres : Il n'est pas rare de rencontrer d'anciens scouts à la Trappe, et d'anciennes guides chez les moniales des différents Ordres. « Le scoutisme a été le point de départ de ma vie. Depuis, même au couvent, j'en reste imprégnée et je suis convaincue que tout ce qu'il m'a apporté d'équilibre, m'aide à vivre plus sainement et vraiment ma vie contemplative », nous dit une ancienne cheftaine de louveteaux devenue dominicaine. Les faits imposent cette vérité : pour celle qui veut entrer au service exclusif de Dieu, le guidisme peut être un apport positif. Et pas seulement pour un apostolat actif : car, loin d'être un obstacle à la contemplation, il peut constituer un excellent milieu pour préparer et former une âme que Dieu appelle à une vocation contemplative. Nous allons essayer de voir comment.

Le but d'abord : Qu'est-ce que la contemplation ? C'est un acte extrêmement simple : *un regard...*

Regard chargé d'amour, sur Dieu. On regarde Dieu et on se laisse regarder par lui, attirer par lui.

Toute vie chrétienne, de par la grâce de son baptême, doit aboutir là, car c'est la vie du ciel. Pour les anges, aucune difficulté : Dieu, ils le voient face à face, en pleine lumière. Aussi leur acte ne connaît-il aucune interruption. Pour nous, qui cheminons péniblement dans l'obscurité de la foi, alourdis par nos corps qui ne nous portent guère vers l'invisible, entravés par les nécessités de la vie qui réclament une part de notre attention, c'est une bien autre histoire... De plus, si un minimum de contemplation est requis pour toute vie chrétienne, Dieu, cependant, ne nous appelle pas tous, sur cette terre, à lui consacrer la même part dans notre vie. A certains, le Seigneur demande de mettre l'accent sur le service

actif du prochain en qui ils voient Dieu. A d'autres, il demande de le servir directement dans sa personne et c'est à quoi sont consacrés les religieux contemplatifs. Mais à tous, il demande un service d'amour.

Afin de permettre à ce « service d'amour » d'atteindre le meilleur développement possible, la tradition religieuse a fixé un certain nombre de moyens, les mêmes pour tous dans leur principe.

Et d'abord les *vœux*, qui marquent la consécration à Dieu et la séparation d'avec le monde et ses servitudes. Ils sont destinés à libérer l'âme de tout ce qui pourrait quelque peu entraver son élan vers Dieu : biens matériels extérieurs (vœu de pauvreté), biens du corps (vœu de chasteté), bien de la *libre* volonté (vœu d'obéissance).

Viennent ensuite : la *discipline régulière*, qui comprend la Règle et les observances, puis la *vie commune*. Remèdes apportés à la faiblesse de l'âme, ils la libèrent aussi de la dispersion née des préoccupations diverses qu'entraînent les nécessités de la vie matérielle. Dans ce cadre, se place l'effort vers la perfection.

Parmi les moyens privilégiés que compte la « discipline régulière » se trouvent : l'office, et ce que les Anciens appelaient la *lectio divina*. Assez réduits dans les Ordres actifs, ils vont, chez les contemplatifs, occuper la plus grande part de la journée. Là, se situe la préparation immédiate à la contemplation, plus encore : le cadre même de cette contemplation : l'office lui imprime son rythme au gré des heures et des époques de l'année liturgique : la *lectio divina* (qui va de la simple lecture spirituelle jusqu'à l'étude méthodique de l'Ecriture Sainte et de la doctrine de l'Eglise) la nourrit et l'éclaire. Préparation qui s'épanouit aux moments de l'oraison où l'âme se livre au cœur à cœur avec Dieu. Toutes les heures de la journée, dans les monastères contemplatifs, convergent vers ce temps privilégié, et le silence dont elles sont baignées, au milieu des divers travaux qui les remplissent, est à la fois le prolongement de l'oraison qui s'achève et l'amorce de celle qui suit.

Ces quelques jalons posés nous permettent de mieux situer le rôle du guidisme et d'en préciser la valeur.

Les témoignages reçus insistaient sur l'aide apportée, pour vivre, d'une manière équilibrée, sa vie religieuse. Il est certain que la guide, vraiment imprégnée de son guidisme, sera peut-être mieux préparée qu'une autre à s'insérer, dès l'abord dans le cadre de la vie commune et à se plier aux observances. Habituée à la maîtrise et au don de soi, entraînée à une stricte discipline, bien des jalons seront déjà posés. Il n'est que de détailler la Loi et les Principes pour s'en rendre compte. « La guide est faite pour servir et sauver son prochain... La guide obéit sans réplique et ne fait rien à moitié... La guide est maîtresse de soi, elle sourit et chante dans les difficultés... » De plus, ce sens de la loyauté absolue « envers Dieu, ses chefs, ses subordonnés » et elle-même, fera d'elle un terrain propice pour le développement de l'esprit de foi qui voit Dieu à travers les supérieurs et les menues circonstances de la vie. Elle aura également horreur des demi-mesures et, respectueuse de la parole donnée à son Seigneur, ne reprendra rien « par en-dessous », même si les sommes qui viennent s'inscrire sur le chèque « signé en blanc » deviennent de plus en plus onéreuses... Toujours joyeuse, elle acquiescera à tout.

Rien de tendu dans cet effort vers le « toujours mieux ». A côté de l'équilibre moral et psychologique, le guidisme, par d'humbles moyens qui ne sont pourtant pas négligeables, apporte l'équilibre physique indispensable pour faire du corps un instrument de service docile *mens sana in corpore sano.* Ainsi, les badges d'aptitudes physiques, les « 5 mouvements de B. P. » exécutés quotidiennement, ont leur place ici. Souriez si vous voulez, mais pour qui se veut disponible à fond, les plus petits gestes comptent. La grâce bâtit sur la nature et il faut développer les dons de Dieu ; semez dans une terre saine, la germination sera plus rapide et plus riche.

Mais la préparation guide conduit-elle jusque dans le domaine de la vie proprement contemplative ? Il semble qu'elle mette sur la route, là aussi.

Nous avons vu que les deux moyens traditionnels étaient l'office et la *lectio divina.* « Fille de l'Eglise », la guide a appris à aimer toutes

les manifestations de sa vie ; elle y a, plus d'une fois, participé à titre officiel. Outre ces démarches au plan paroissial ou diocésain, plus d'un Feu a l'habitude de chanter « Complies » en guise de prière du soir. Quant à la messe, la guide a appris à en vivre profondément, au rythme de la liturgie, et son âme est toute prête à aimer l'office divin avec ses diverses cérémonies, cet office qui est le rayonnement de la messe quotidienne.

Quant à la *lectio divina*, son but est d'imprégner l'esprit et le cœur de la Parole de Dieu. Si la guide a vécu vraiment du 1er principe « la guide est fière de sa foi et lui soumet toute sa vie », elle aura déjà pris conscience de son devoir primordial de « cultiver sa Foi » (expression de Mgr Bruhnes). Il ne suffit pas de cultiver son intelligence et ses diverses aptitudes, elle le sait bien. Evangile, catéchisme sont pour elle des amis auxquels elle recourt fréquemment, et non des livres mis de côté une fois lus ou appris.

Reste l'oraison elle-même.

Ne furent-elles pas des préparations, ces « veillées d'arme » avant une Promesse, ces heures de silence au camp, au milieu de la nature si belle qui chante la gloire de son Créateur ? Et qui dira tous les enseignements de la « route » et de ces moments bénis de recueillement alors que meurent les dernières braises du feu de camp ? Tous ces instants où la présence divine nous paraissait si vivante, presque palpable, au point que nombreuses sont celles d'entre nous qui reconnaissent au camp la valeur d'une retraite fermée. Autant de germes précieux déposés dans l'âme. A la guide d'être fidèle et de les faire fructifier par sa docilité à suivre les inspirations de la grâce.

Car ici, le guidisme, comme toute méthode purement humaine s'arrête. Il prépare la terre, et d'une manière efficace, profonde. Mais le grain, c'est Dieu qui le fait germer. L'oraison est une œuvre divine, la vie d'intimité avec Dieu est une affaire personnelle que le guidisme ne fait pas à notre place, ce n'est pas là son rôle. Il faut le dépasser, comme doit être dépassé tout ce qui est créé, pour rester dans la solitude avec le Seul.

Ainsi dira-t-on encore que la formation guide oriente uniquement vers l'action, ou la vie au foyer ? Son bienfait étant, précisément, d'être très général, de former d'abord des femmes accomplies, munies de la préparation humaine que peut requérir une tâche féminine, aucune de ces tâches, de ce fait, ne peut lui être étrangère ; toutes les vocations peuvent y plonger leurs racines.

Que l'appel soit celui de la vie contemplative, il ne trouvera aucun obstacle du fait des activités antérieures, bien au contraire. Ce que le Saint-Esprit requiert d'une âme qu'il veut entraîner dans les profondeurs de son intimité, c'est, avec la soif de Dieu, la disponibilité parfaite, la souplesse à suivre ses moindres motions, le don généreux et absolu dans l'oubli total de soi-même. Une guide, ayant vécu son guidisme jusqu'au bout de ses exigences, est « prête » comme Notre-Dame, sa première Patronne.

Certes, il est d'autres chemins, et certains tempéraments pourront gagner à passer plutôt par ceux-là. Mais celles qui ont parcouru la route guide, lui gardent une reconnaissance profonde de tout le bien qu'elles en ont reçu, de cette préparation équilibrée et saine au « plus haut service ».

Sœur Marie-Nicole, O. P.
*Ancienne guide-aînée*

# L'Oeuvre mariale d'une Soeur Grise

Toute institution religieuse doit avoir son chroniqueur pour rappeler aux générations futures les sacrifices et les grandes réalisations de ses pieux sujets voués au service de l'Eglise et de ses œuvres. Ceci est particulièrement vrai pour les Sœurs Grises de la Croix qui ont donné des apports remarquables à la vie religieuse, à la vie sociale et à la vie culturelle du Canada. Leur œuvre collective est si vaste et si complexe qu'elle peut être difficilement appréciée sans un guide sûr et enthousiaste. Les desseins de la Providence ont voulu que les Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa aient trouvé leur historienne en la personne de la Révérende Sœur Paul-Emile, dont l'œuvre littéraire vient enrichir nos annales religieuses et nationales.

Sans porter atteinte à son effacement et sa simplicité volontaires, nous rappellerons son entrée à dix-huit ans dans la communauté, son œuvre pédagogique pendant trente-cinq ans, ses activités littéraires inspirées par le cycle marial, sa conquête du premier doctorat en littérature donné à une dame par l'Université d'Ottawa, ses talents artistiques enfin et la part importante qu'elle avait prise dans l'organisation du Congrès Marial de 1947 à Ottawa, comme elle le fait d'ailleurs pour le pèlerinage national qui aura lieu ce printemps au sanctuaire de Notre-Dame du Cap-de-la-Madeleine à l'occasion de l'Année mariale proclamée par le Souverain Pontife pour la sanctification du monde entier. Cette année, d'ailleurs, Sœur Paul-Emile célèbre le jubilé d'or de sa vie religieuse.

* * *

La Révérende Sœur Paul-Emile a une place toute particulière dans la grande économie de sa vénérable communauté. Depuis qu'elle a quitté l'enseignement, elle s'est consacrée à cultiver les lettres avec une science, un sentiment, une originalité de haute valeur. L'inspiration mariale a motivé son premier ouvrage important *Le Renouveau marial dans la Littérature française* (1936), qui nous offre une critique pénétrante

et pleine de fraîcheur des poèmes et des prosateurs français, depuis Chateaubriand jusqu'à nos jours, qui ont parlé de la Sainte Vierge dans leurs écrits. A côté des pages sérieuses et émues de Chateaubriand, de Veuillot, de Joly et de Cécile Jeglot, elle nous donne un commentaire inspiré par la foi et l'art des vers vibrants, passionnés, ascétiques ou mystiques de poètes aussi divers que les Romantiques, les Parnassiens, les Symbolistes et les Modernes comme Claudel, Jammes ou Péguy.

Elle nous montre comment des écrivains au sommet de leur art, ont dû se tourner vers la Sainte Mère de Dieu dans leurs joies ou leurs détresses, dans leur libération ou leur désespoir, phénomènes édifiants pour l'apologétique mariale et pour l'enrichissement naturel du culte marial. Aussi il n'est pas étonnant que ce livre de haute tenue littéraire et d'une ardente vénération religieuse, ait suscité tant d'appréciations élogieuses et qu'il ait été choisi par les groupements d'instituteurs catholiques belges pour inspirer leurs lectures et leur action catholique dans les milieux scolaires imprégnés de dévotion mariale.

La thèse si brillante du *Renouveau-Marial* recevait en 1940 son complément indispensable dans *Notre-Dame de Lyre*, recueil significatif de poésies mariales d'écrivains canadiens-français. A côté des auteurs classiques comme Choquette, Beauchemin, Ferland, Gill, Lemay ou Lozeau, c'est toute une phalange de prêtres et de religieuses que le pieux auteur nous montre chantant les louanges et les grâces de Marie. Oui, le culte marial est bien fort et édifiant dans ce Canada qui a pris pour patronne Sainte Anne la mère de la Vierge Immaculée. Aussi était-il juste que ce beau recueil de Sœur Paul-Emile vît une édition de luxe apparaître au moment du Congrès Marial de 1947 dans la capitale canadienne. Entre ces dates, la vénérable religieuse publiait des plaquettes d'histoire littéraire et d'histoire religieuse, ainsi que le *Miracle de Sainte Elisabeth*, drame charmant en cinq tableaux, qui fut joué avec grand succès au temps du centenaire des Sœurs Grises de la Croix.

Il y a plus d'un siècle, en effet, que les Sœurs Grises donnent un apport essentiel et remarquable à la vie sociale, à la vie religieuse et à

la vie culturelle du Canada. Ceux qui ont déjà une impression directe de la riche influence de cette sainte communauté, peuvent la compléter en lisant le savant ouvrage historique *Mère Elisabeth Bruyère et son œuvre* que Sœur Paul-Emile écrivait en 1945 pour commémorer le centenaire de sa fondation. Grâce à leurs activités religieuses, hospitalières, éducatrices et missionnaires, les Sœurs Grises de la Croix ont largement contribué à façonner l'âme chrétienne de la population canadienne, et à favoriser le progrès du pays. Sous les humbles coiffes noires des Sœurs réunies dans leur chapelle l'autre jour, comme de celles qui les ont précédées dans le temps, se cachent à côté des trésors spirituels des vocations, des spécialistes en diverses disciplines, des universitaires, des artistes, des éducatrices, des gardes-malades, toutes des grandes dames qui savent réaliser pleinement le double commandement suprême de l'amour de Dieu et du prochain.

* * *

Mais c'est au Congrès Marial de 1947 organisé à Ottawa sur une échelle internationale, que Sœur Paul-Emile connaît toute la mesure de son ardeur mystique et de son art littéraire. En effet, elle avait composé pour cette occasion et actuellement mis sur pied le jeu enthousiaste de *Notre-Dame du Bel-Amour*, un imposant scénario en huit tableaux qui avait rehaussé le côté artistique et dramatique de ces belles fêtes mariales. Des centaines de milliers de catholiques ont pu ainsi admirer non seulement la sensibilité dramatique de l'humble Sœur Grise, mais aussi mieux comprendre par le jeu sacré la signification profonde et surnaturelle de l'amour de Marie pour les enfants des hommes. Et cet art manifestait la synthèse des talents de son pieux auteur, qui sait tout aussi bien manier le moulage et les pinceaux, comme le manifestent ses portraits à l'huile ainsi que les statuettes qui ont souvent orné et rehaussé les expositions missionnaires au Canada et dans nos régions d'apostolat.

Ajoutons que l'habileté remarquable de Sœur Paul-Emile en matière de spectacles religieux lui a fait confier par les autorités responsables la préparation du spectacle du Congrès marial canadien qui sera célébré

du 5 au 15 août de cette année au Sanctuaire National de Notre-Dame-du-Cap. Le thème de cette partie artistique sera l'Hommage des Provinces à Notre-Dame du Canada, spectacle pieusement suggestif qui aura son pendant dans la grande exposition d'Histoire Mariale du Canada, la première du genre en notre pays.

* * *

Les magnifiques réalisations dramatiques des deux congrès mariaux de 1947 à Ottawa et de 1954 au Cap-de-la-Madeleine que nous devons à Sœur Paul-Emile des Sœurs Grises d'Ottawa, ont servi de jalons à l'infatigable historienne entre lesquels elle a écrit et publié trois ouvrages importants. Le premier paru en 1947 était *Le Congrès Marial d'Ottawa* écrit en collaboration avec plusieurs écrivains catholiques mais édité en grande partie par ses soins. C'est dans ce volume, déjà épuisé, qu'avait paru notre propre étude sur *Le sens profond de la paix* liant les exigences théologiques aux moyens pratiques de la paix. Le second ouvrage était une savante esquisse historique sur Le Diocèse d'Ottawa (1847-1948) paru au cours de 1949 et publié en collaboration avec l'abbé H. Legros. Le troisième volume enfin parut en 1952 sous le titre d'*Amiskwaski : La Terre du Castor* et constitue un émouvant panorama de trois cents ans d'histoire militaire, économique et missionnaire de la Baie James, où les Sœurs Grises secondent les Pères Oblats de Marie-Immaculée dans leur dur mais édifiant travail missionnaire et social.

Nous voudrions insister davantage sur *Amiskwaski*, en raison de son caractère national et romantique : car il ajoute une page vraiment significative dans sa simplicité à la vaste épopée canadienne. On découvre facilement la Baie James sur une carte géographique, en raison de sa situation et de son étendue : bordant les frontières septentrionales du Québec et de l'Ontario, cette vaste pièce d'eau formant la pointe sud de la Baie d'Hudson, mesure trois cents milles de longueur du nord au sud sur deux cents milles de largeur. Quant à la Baie d'Hudson elle-même, elle est assez vaste pour engloutir la France, la Hollande et la Belgique ensemble.

Cette étonnante région de la Baie James est peuplée d'Indiens et de castors. Les premiers que l'on appelle des Kilistinons ou des Cristinots et communément des Cris, font la chasse aux seconds pour leur fourrure. Les premiers Blancs qui parcoururent la région au milieu du dix-septième siècle étaient des trappeurs et surtout des marchands de fourrures ainsi que des missionnaires. C'est ainsi qu'en 1672 le Père Charles Albanel, S. J. disait la première messe dans ce Grand Nord à Rupert House, et provoquait par son ardeur la jalousie des protestants qui le firent expédier à Londres. La colonisation de la Baie James n'a jamais été forte ; mais le travail des missionnaires s'avérait de plus en plus nécessaire.

Ainsi les Oblats de Marie-Immaculée arrivaient en 1892 à Fort Albany avec le Père Fafard, le Père Guinard et le Frère Lapointe. Dès le début de leur apostolat, ils avaient compris l'urgence d'avoir à côté d'eux des religieuses pour s'occuper des femmes et des enfants. Il avait fallu au Père Fafard de longs efforts auprès des Sœurs Grises d'Ottawa pour obtenir leur concours, car elles n'avaient pas elles-mêmes du personnel suffisant pour leurs œuvres. Ce n'est qu'en 1902, avec l'approbation de Mgr Duhamel, évêque de la capitale fédérale, que quatre Sœurs Grises partaient pour la mission d'Albany : c'étaient les Sœurs Sainte-Martine, Saint-Jules, Sainte-Perpétue et Saint-Félix-de-Valois. Depuis, bien d'autres sont venues sur leurs traces ; de sorte qu'aujourd'hui, l'œuvre des Sœurs Grises dans le Nord est une des plus considérables.

Mais il convient de jeter les regards dans le passé pour se rendre compte des difficultés que les missionnaires avaient à surmonter dans leur apostolat. Point de chemin de fer, de routes ou de loisibles cours d'eau à l'époque des débuts. Les voyageurs devaient suivre l'Outaouais supérieur, la rivière et le lac des Quinze, le lac et la rivière Abitibi, la rivière Moose et la Baie James enfin. Sur ce parcours il y avait 35 portages, dont plusieurs dépassant les cinq milles, les uns boueux et encombrés de branchages, les autres côtoyant des précipices, pendant que plusieurs rapides augmentaient les risques de la navigation. Mais aucune

difficulté n'avait arrêté les Sœurs courageuses dans leur apostolat si dur. Plusieurs pleuraient devant ces rigueurs ; mais toutes savaient faire le sacrifice jusqu'au bout, bien qu'elles ne fussent pas jeunes surtout dans les débuts.

L'historienne des Sœurs Grises sait raconter tous ces épisodes avec verve et simplicité, ce qui rend d'autant plus poignant leur longue épopée missionnaire. Il y a tant d'édifiants épisodes dans *Amiskwaski* qu'on serait tenté de les raconter tous. Car en somme, il s'agit d'un travail généreux de colonisation et de service social entrepris avec un vrai zèle apostolique dans ces pays lointains et peu hospitaliers. Et à côté des Sœurs Grises, c'est le travail patient, décisif et si plein de charité chrétienne entrepris par les Oblats, les vrais colonisateurs du Grand Nord. Les belles photos qui agrémentent ce livre donnent une excellente idée du cadre étonnant de ces gestes apostoliques, qui ont essaimé depuis la mission d'Albany sur les deux rives de la Baie James, et peu après jusqu'aux régions neigeuses du Grand Nord canadien.

* * *

Toute l'œuvre historique de Sœur Paul-Emile est ainsi une guirlande à la Très Sainte Vierge, puisque l'épopée même du Nord canadien et le désir d'en faire la chronique s'expliquent par le culte spécial que les Oblats d'une part et les Sœurs Grises de l'autre ont pour la Mère de Dieu dont ils ont porté les sanctuaires jusqu'aux limites arctiques de l'endurance humaine.

Aussi toute la famille des Sœurs Grises s'est-elle réjouie lorsque le Souverain Pontife avait distingué l'œuvre mariale de Sœur Paul-Emile en lui accordant la médaille *Bene merenti* il y a quelques années. Nous nous souvenons toujours de cette belle cérémonie, en ce jour de novembre 1947, qui se déroulait dans la vaste et sobre chapelle des Sœurs Grises à Ottawa que remplissait une joie surnaturelle. Agenouillée devant le trône archiépiscopal, la Révérende Sœur Paul-Emile, S. G. C. voyait épingler sur sa coiffe noire l'éclatante médaille avec les armes et les couleurs pontificales.

Auparavant, la savante et modeste récipiendaire dut entendre le vibrant éloge que lui fit le sage pasteur de l'archidiocèse, devant la communauté réunie autour de leur supérieure générale, les quelques membres du clergé ainsi que d'autres amis invités à partager les émotions de cette fête intime. Sœur Paul-Emile acceptait avec grâce ces belles récompenses venant de si haut et, telle que nous la connaissons, les offrait spontanément au doux Jésus présent dans le tabernacle et à sa bonne Mère à laquelle la fervente religieuse avait voué un culte tout particulier avec ses activités extérieures.

Après le Salut eucharistique et la bénédiction pastorale, elle nous confiait en toute simplicité que l'émouvante cérémonie ne l'avait aucunement embarrassée, puisqu'elle devait à Dieu ses talents, et à sa chère communauté les moyens de les mettre en œuvre. Aussi elle ajoutait avec un petit air qu'elle voulait rendre sérieux, qu'elle permettrait à toutes ses compagnes de porter à tour de rôle sa pieuse médaille pontificale. En vérité, Sœur Paul-Emile a *bien mérité* cette éclatante faveur, car son vertueux exemple montre que la vie religieuse faite de sacrifices, de travail, de charité et de joie surnaturelles, sait parfois se compléter de talents et de joies humaines, spontanément offerts au divin Maître pour l'enchantement et l'édification du monde.

Thomas Greenwood
*Professeur à l'Université de Montréal*

# La tentation de Jésus au désert

*« Nous n'avons point un Grand-Prêtre incapable de compatir à nos infirmités. Il a été tenté ! Et c'est pourquoi, hormis le péché, il est vraiment semblable à nous en toutes choses... »*
(*ad Heb.*, IV, 15)

Le récit de la Tentation ne la présente aucunement comme un drame imaginaire, inventé pour la bonne cause, mais comme un événement réellement vécu par Jésus. A vrai dire, cet incident est le seul épisode de sa vie cachée, dont la connaissance ait manifestement pour origine exclusive, les confidences mêmes de l'intéressé, témoin unique, avec Satan, de la scène.

Faute de pouvoir rejeter un fait aussi positivement affirmé, certains esprits ont cru bon, par respect pour Jésus, de n'y point voir une épreuve personnelle. Par pure condescendance à notre endroit, il en aurait simplement mimé les attitudes. De cette leçon de tactique, il réglait de très haut le déroulement.

Comme la plupart des explications trop simplistes, cette interprétation, au lieu de sauvegarder la dignité de Jésus, la compromet davantage ! Elle l'assimile à un professeur de conservatoire, initiant ses élèves au secret d'un rôle. Qu'espérer d'un enseignement dont le professeur manifesterait qu'il n'a point personnellement contrôlé les conseils qu'il propose ? Les mérites qu'il peut par ailleurs déployer, ne font que mettre en relief le manque de tact de sa prétention à jouer au professeur dans un domaine qu'il ignore.

* * *

Mieux vaut donc accepter, à la lettre, l'affirmation évangélique : « Jésus fut conduit par l'Esprit au désert pour y être tenté... » Il y alla comme à une épreuve réelle, qu'il vécut vraiment, et dont il sortit vainqueur.

Les détails rapportés par lui, permettent de supposer que cet affrontement avec Satan n'eut rien d'une démarche expédiée à la légère, ni

d'un de ces examens de pure formalité, où interrogateur et interrogé échangent, comme sans y penser, des répliques réglées à l'avance.

Jésus reconnaît ne s'y être point rendu comme à une fête... Il alla au désert, « mû par l'Esprit », ce qui laisse entendre que l'homme en lui, s'il ne la redoutait, appréhendait cependant cette rencontre avec celui dont, comme Dieu, il savait le formidable prestige.

Que sa divinité n'ait point rendu son humanité tout à fait impavide, n'est pas une hypothèse mais une vérité tout à fait vérifiable. L'Evangile souvent nous fournit la preuve de l'existence en Jésus d'une faculté d'émoi bouleversante. Il eut des réactions qui nous forcent à reconnaître qu'en toute une zone de sa psychologie d'homme, la Divinité, bien que présente, n'exerçait point ses privilèges. Hormis celles du péché, le Verbe fait chair éprouva toutes nos sensations et partagea nos réflexes. Même ceux dont nous eussions cru que sa perfection l'aurait dû, selon nous, dispenser ! (Pouvons-nous la concevoir autrement qu'immuable et impassible, c'est-à-dire, aux antipodes de notre nature sujette au changement et au trouble ?)

Nous le voyons s'étonner devant l'imprévu, et, devant une découverte heureuse, ne point céler son admiration. La marche l'épuise. L'effort le harasse au point qu'il sombre dans un sommeil dont, malgré l'inconfortable de la barque, la seule tempête ne suffit point à le tirer. La lenteur des disciples lui arrache un aveu de lassitude ; la mauvaise foi éveille sa colère. L'approche de sa Passion le plonge dans une tristesse infinie.

Or — et nous touchons ici au plus mystérieux — ces mouvements « si humains », par delà sa sensibilité, atteignent son âme jusqu'au plus profond d'elle-même : ses relations avec son Père. Son adhésion humaine au vouloir divin est si absolue, que toute hypothèse de désaccord ou de refus en est rendue inconcevable. Et cependant, même ainsi fixée, la volonté humaine de Jésus conserve ses réactions propres. De cette spontanéité de Jésus comme homme devant son Père, nous savons de bouleversants témoignages. Lorsqu'il prie, Jésus le fait comme homme. Entre son Père et nous, il s'interpose. Il lui dit : « Je veux... », pour lui faire

accepter ses vues de Fils de l'homme. Il a aussi voulu que nous sachions qu'il avait, de nos propres vouloirs, connu les retombées douloureuses, les rétractations... Il en arrive, lui aussi, à devoir supplier pour lui-même : « Père, non pas ma volonté, mais la vôtre... » Et, sur la Croix, cette plainte : « Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ?... »

La perfection souveraine du Verbe fait chair ne l'a point empêché de vivre les conséquences de sa double nature. De l'Infini et du fini, il fut la jonction vivante. En lui confluaient et se rejoignaient le divin et l'humain. Il a cependant tenu à ce que nous sachions la distension à laquelle sa propre humanité fut, en certaines circonstances, soumise.

* * *

Seules ces perspectives nous permettent de comprendre en quel sens la tentation fut possible. Si elles ne pouvaient ébranler Jésus, les propositions de Satan pouvaient le toucher. Son invulnérabilité ne l'empêchait aucunement d'être ému. L'homme qu'il était, ne pouvait, en l'occurrence, demeurer insensible aux arguments de Satan, qui n'eurent rien de grossier ou de vulgaire !

Pour vraiment comprendre la chose, il convient de se rappeler que, sur le plan concret, la distinction du Bien et du Mal, de la Vertu et du Péché, est loin d'être aussi claire que celle de la lumière et des ténèbres qui, dans l'absolu, symbolisent leur antinomie.

Souvent, il est vrai, le mal moral se présente sous son vrai jour : comme un manquement positif à une prescription de la loi divine, comme un refus délibéré de suivre la voie tracée par Dieu, comme une préférence consciente de ce qui flatte le caprice, l'amour-propre ou l'intérêt.

Mais il est des cas plus subtils, où après avoir sincèrement voulu le bien, une conscience en arrive à consentir à des actes qui ne sont point selon Dieu. Alors nous assistons au pourrissement du bien par le mal... Et c'est le cas, auquel s'ils n'y prennent garde, sont exposés tous les amis, sans exception, du Seigneur. Les périls courus sont fonction de la grandeur de la tâche !

Un tel risque, lorsqu'ils l'apprennent, est, pour les esprits timorés, un prétexte et une excuse pour se garder de tout effort. Le beau mérite d'une intégrité qui ne doit sa conservation qu'au seul souci d'elle-même ! La pusillanimité, fille de l'égoïsme et de la paresse, n'est qu'une forme de lâcheté. Il n'est de responsabilité ici-bas, dont la prise en charge n'expose la sécurité morale de celui qui l'assume.

Aussi bien, la tentation de Jésus au désert est pour saint Thomas d'Aquin l'occasion de la présenter, après saint Jean Chrysostome, comme une consolation et un stimulant pour les ouvriers de Dieu. Tout engagement dans l'action est une entrée au désert, ce terrain où l'Esprit de Mensonge guette ses victimes de prédilection [1].

* * *

Le récit évangélique — transcription fidèle des impressions de Jésus en personne — montre en Satan, un manœuvrier de génie. Ses propositions apparemment banales cachent une dialectique insidieuse. Plutôt que de discuter — il l'aurait pu — Jésus oppose une fin de non-recevoir catégorique. En ne s'abaissant point au niveau de son adversaire, il sauvegarde sa dignité. Mais aussi, tout en évitant de nous froisser, nous indique la seule solution possible pour les lamentables jouteurs que nous sommes. Désormais, le moins intellectuellement doué sait que, face aux suggestions les plus subtiles du Père du Mensonge, il dispose, en la Parole de Dieu, d'une arme souveraine.

S'il avait, de sa rencontre avec Jésus, connu l'issue, Satan ne l'eût certainement pas entreprise. Qu'il ait considéré Jésus comme une victime

---

1. « Le diable exerce toujours son envie sur ceux qui tendent au mieux » dit saint Ambroise. Aussi bien est-ce là une occasion d'être tenté que l'on n'a point le droit d'éviter. D'où ces réflexions de Chrysostome, en son commentaire sur saint Matthieu : « Le Christ n'est point le seul à avoir été conduit par l'Esprit au désert. C'est aussi le cas de tous les fils de Dieu qui possèdent en eux l'Esprit-Saint. Son impulsion même leur rend intolérable le repos assis dans l'oisiveté. Elle les fait, au contraire, se lancer dans des entreprises de vaste envergure. De tels desseins sont, littéralement pour Satan, un vrai désert, un vide vivant où ne germe aucune injustice en laquelle il se puisse complaire. Toute œuvre bonne est, en effet, du point de vue de la chair et du monde, stérile comme le désert, car rien n'y fructifie au gré de l'esprit de la chair et du monde ». Fournir au démon, en s'engageant ainsi, une occasion de tenter n'est point nécessairement courir un péril mortel. Car l'assistance du Saint-Esprit, source de tout achèvement, est autrement efficace que la puissance d'attaque du démon jaloux (*IIIa*, q. 41, a. 2, ad 2).

possible de son astuce, est profondément révélateur du réalisme de l'Incarnation. Son revêtement de la condition humaine a été, de la part de Dieu, une réussite totale. Rien ne le trahit ! Il s'est si bien « dépouillé de sa condition divine », il est si littéralement devenu « le Dieu caché », qu'en dépit de son prodigieux génie, Satan ne l'a point reconnu !

Psychologue hors pair, il avait, bien sûr, pressenti, dans le « fils du charpentier Joseph », quelqu'un de très différent de l'image que s'en faisait son entourage. Il le savait de la race des êtres taillés pour un destin exceptionnel. Ce qui ne signifiait nullement qu'il avait découvert le secret de cette Personnalité formidable.

Qu'il ait, pour l'aborder, attendu que Jésus eût trente ans, est tout à l'honneur de sa démoniaque malice. Sachant qu'il avait affaire à l'une de ces natures en qui, parfois à leur insu, mûrit un vouloir capable d'infléchir la marche de l'Histoire, il n'allait point, par trop de hâte, gâcher sa propre chance ! Troubler, dès leur jeune âge, de telles consciences, risque d'anémier leur confiance en elles-mêmes. Leur âme, trop proche encore de leur innocence première, se défendent mal contre le remords. La nostalgie de ce qu'elles ont perdu viendra toujours troubler les consolations compensatrices des expériences qu'elles connaîtront. Un fruit, trop tôt pourri, n'attire personne. Son malheur ne concerne que lui. Ainsi de tout génie, capable en son départ du meilleur et du pire ! Prématurément averti, il n'acquerra jamais ce cynisme inconscient et cette désinvolture qui font les grands fauves de la jungle humaine.

Satan a préféré laisser Jésus atteindre cet instant de la vie, où tout homme, né pour l'action, réalise que son heure est venue.

* * *

Tel un passant compatissant, désolé d'avoir les mains vides, Satan suggère à Jésus de mettre à profit son pouvoir : « Si tu es le Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains... »

Nul doute que le ton ait singulièrement atténué l'insolence des mots. L'ironie, immanquablement, incite à la méfiance. Satan est trop fin pour

commettre l'erreur qui compromettrait sa chance. Tout compte fait son conseil a surtout l'allure d'un hommage aux privilèges dont il veut croire Jésus doué.

Le geste exceptionnel auquel il l'invite, a pour excuse la faim dont il voit Jésus torturé. Il ne la nomme même pas ! Elle ne nous est connue que par le préambule du récit : « après avoir jeûné quarante jours, Jésus eut faim... »

Pour la première fois, peut-être, de sa vie sur terre, le Verbe incarné fait — mais à quel degré ! — l'expérience, en sa propre chair, de la signification, véritable et atroce, de ce mot, l'un des plus épouvantables — et l'un des plus fréquents — de la langue humaine ! Ce mot, dont depuis qu'il les installa au monde, Dieu entend les humains lui parler, voici qu'il en découvre la réalité, en *la personne de son Fils bien-aimé*. De cette réaction dont il avait, comme Créateur, décidé de doter l'organisme, il « perçoit » l'accablante et épuisante saveur. Il en vérifie, en le subissant, le retentissement, incoercible et implacable, sur l'âme, la sienne. Il apprend à son tour l'hébétude dans laquelle elle plonge le vouloir, l'obsession dont elle aveugle l'esprit, la hantise de l'instinct vital qu'elle éveille en la chair. Du pain matériel immédiat dont lui parle Satan, il mesure à présent l'importance tragique.

Désormais, la compassion infinie dont, à notre égard, son cœur est rempli, sans être augmentée (c'était impossible !), n'est plus cependant tout à fait la même. Une immense pitié la nuance, dont vibre à l'infini une sensibilité que son absolue exemption d'égoïsme livre tout entière aux plus brûlants partages de la sympathie. Qui sait, si en un tel moment, l'homme en Jésus n'a point connu le besoin fou de prendre, face à son Père, le parti de ses frères ? Sur ces abîmes indicibles, saint Paul, de loin, nous oriente, quand il évoque le Jésus dont, parfois sur terre, la conversation avec Dieu n'était plus qu'un torrent véhément de supplications, de larmes et de cris...

Qui nous dira l'effort qu'il dut s'imposer à lui-même, pour, en cachant son émoi, ne point fournir à l'ennemi une ombre d'illusion de

victoire ? Sa réponse est aussi dépourvue d'émotion qu'une banale mise au point : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu... »

Il faudrait vraiment tout ignorer de l'« humanité » de Jésus, pour voir, en ce rappel, l'affirmation impassible d'un principe abstrait. Il ne vivra et ne mourra que pour nous réapprendre le primat, non seulement théorique mais encore vital, de la parole de Dieu. Mais il sait aussi, et mieux que personne au monde, le pourquoi du prestige, à nos yeux, du pain du corps.

Ceux-là seuls le voient tel qu'il est, pour qui il n'est point problème... Les autres n'y peuvent penser qu'à travers leur faim, leur angoisse, leur peine. Bien plus que leur mauvaise volonté à eux, sa difficulté, sa rareté, son absence, font de la nourriture l'objet du culte le plus strict, le plus cruel qui soit au monde. Combien ne demanderaient pas mieux que d'être libérés, en leur âme et leur cœur, de cet envahissement qui les avilit !

Que Jésus dise un mot, et à jamais disparaîtra l'obsédant cauchemar qui tient les âmes captives. La faim disparue, les entrailles, désormais silencieuses, n'obséderont plus les oreilles du cœur. La Parole qui nourrit l'esprit sera de nouveau perceptible. Jésus le sait. Et cependant, il refuse de présenter sous ce jour le salut.

De son amour pour nous, sa propre compassion, sa pitié charnelle indicible, ne seront point les conseillères premières. D'aucun de ses gestes, elles ne seront cependant absentes, mais au titre de servantes dociles d'une tendresse qu'inspire avant tout le souci du bien réel de ceux qu'elle aime. Du pain, Jésus, mieux que quiconque, connaît l'urgence et le rôle. Il sait aussi que d'autres motifs pèsent sur les décisions de l'âme. Est-il si sûr que cette délivrance de leur servitude serait, pour elles, l'argument majeur de leur acceptation de Dieu ? L'Evangile ne nous autorise aucunement à le croire. Ce furent les non-affamés qui précisément refusèrent la prédication de Jésus !

En réalité, ce refus, de la part de Jésus, de transformer en pain les cailloux du désert, prouve en quelle estime il le tient. La façon dont il le

traitera est, à cet égard, révélatrice. Il en opérera, un jour, la multiplication, mais à partir d'un pain fait de main d'hommes. Et celui qu'il convertira en son propre corps, sera aussi le résultat du labeur humain. Du coup, c'est toute la peine, tout le travail, qui sont implicitement sanctifiés.

Jésus a tenu la redoutable et splendide gageure de nous faire juger en fonction de Dieu un problème qui, sans lui, devient inévitablement l'objet des passions les plus âpres. Il a situé le pain dans un tel ordre de grandeur, que ce qui n'était qu'une question d'entrailles, est devenu pour l'âme un devoir majeur.

Le pain quotidien est le premier des bienfaits qu'après sa propre gloire et l'avènement de son règne, nous devons prier Dieu de nous accorder.

Nourrir ceux qui ont faim ne relève plus seulement de la pitié compatissante, et cesse d'être la caractéristique des âmes au grand cœur. Ce geste est devenu l'exigence première de la charité fraternelle : un acte tellement nécessaire que son refus délibéré est, aux yeux de Dieu, sans excuse. Qui, les pouvant secourir, ferme ses entrailles à l'appel de ses frères en détresse, n'est plus seulement un homme au cœur dur, ou un mauvais riche sur le plan social : il est pour Dieu un monstre, passible de l'enfer éternel. Par contre, l'humble verre d'eau, le pain partagé, reçoivent, du Fils de Dieu fait homme, une promotion indicible. Accompli en son nom, leur partage aux miséreux devient assistance à Jésus en personne. La très banale, la quotidienne, l'innombrable solidarité qu'impose aux petits leur détresse, compose, à travers Jésus-Christ, une marche vers Dieu plus assurée de son issue que les plus exaltantes carrières.

En vérité, son refus à Satan de transformer les pierres en pain, était, de la part de Jésus, le rejet d'une recette indigne de lui, des hommes et du pain lui-même. Au lieu et place d'un tour de force magique, le Verbe Incarné a réalisé un miracle autrement subtil et durable. Grâce à Lui désormais, jusqu'à la fin des temps, le pain sera, s'ils le veulent, entre les hommes, outre le rappel de leur commune misère, celui de la commune charité, écho en eux du même Amour.

Dans la réponse de Jésus, Satan a décelé un sens peu ordinaire du primat de Dieu, un dévouement inconditionné à la cause de sa Parole. Pourquoi ne point sonder la qualité de sa confiance en Dieu ?

« L'ayant placé sur le Pinacle du Temple : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas », car il est écrit : « A ses anges, il donnera à ton bénéfice des ordres. Sur leurs mains, ils te porteront... »

En sa littéralité, la suggestion étonne. Choisir, pour vérifier l'exactitude de la promesse faite par Dieu de son assistance, un tour d'acrobatie fait vraiment peu sérieux, voire même « très jeune ». Pourquoi, après tout, nous refuserions-nous d'imaginer Jésus nuançant de gentille malice son récit aux Apôtres si fiers de leur vigueur d'hommes voués aux rudes tâches. Se jeter du haut du Temple est un défi, qu'on ne lance ni à un perclus ni à un mou !

Venant de Satan, la provocation avait une portée autrement profonde. D'où le caractère absolu de la réponse de Jésus : « Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu ». Ce qui signifie : tu n'exigeras point de Lui d'autres signes que ceux fixés par sa sagesse et son amour.

De la toute-puissance, dont il pourrait à son gré disposer, Jésus n'usera jamais pour se soustraire ou s'exempter de l'ordre fixé par son Père. « Venu au monde pour accomplir ce vouloir », il pourra, avant de mourir, déclarer réalisé, qu'il l'a réalisé tout entier ». Or, ce Vouloir comportait l'adaptation complète de sa mission aux conditions de sa nature humaine. Des vicissitudes de la causalité seconde, le Verbe fait chair n'a été en rien exempté.

Il en a connu les limites et les rançons, les lenteurs et la lassitude, le morcellement et les risques. Jamais, en vérité, Dieu ne se dépouilla davantage. Il ensevelit si bien, en Jésus, sa grandeur, qu'il rendit possibles la vraisemblance et la justification apparente de son accusation, par ses ennemis, de blasphème. La condamnation à mort d'un homme qui parut si peu Dieu et sur lequel les plus timides avaient pu impunément exercer leur hargne, a constitué l'erreur judiciaire, à la fois la plus monstrueuse et la plus explicable. Si Dieu avait « à sa génération » (à

ses contemporains) fourni les signes qu'elle lui réclamait, eût-elle été en droit de conclure, juridiquement, à son imposture ?

Sur ce point, depuis le désert, la position de Jésus était prise. Dans leur adhésion à sa Parole et leur acceptation de sa personne, les siens ne seraient influencés par aucun motif humain. Leur culte pour Lui, serait distinct de leur admiration des héros et de leur abandon aux puissants de ce monde. Pour toucher les cœurs et les gagner à son Père, il se libère de l'alliance, véhémente mais équivoque, avec « la chair, le sang et le vouloir humain ». De l'adhésion de foi, la grâce d'en-haut sera, manifestement, la cause exclusive. « Nul ne vient à moi, si cela ne lui a été donné par mon Père... »

Très délibérément, Jésus enlève à ceux qui le suivent tout motif d'attendre de Lui autre chose que Dieu. Il leur a, à l'avance, soustrait pour toujours tout ce qui, de près ou de loin, pourrait valablement déclencher leur instinctive envie « de faire de lui leur Prince en ce monde ». Il les a prévenus ! Son autorité à Lui, Verbe Incarné, Fils de Dieu fait homme, n'est point de celles qu'on puisse valablement évoquer lors des contestations d'héritages, ni, à plus forte raison, des conflits armés. N'a-t-il point choisi pour emblèmes du style humain de son action en ce monde, les deux sentiments symboles de l'esclavage et du mépris : la douceur et l'humilité ?

Ce choix, à vrai dire, ne fut point, de sa part, compliqué ! Entre toutes les vertus, la douceur et l'humilité étaient bien les seules, que nul expert ès choses humaines ait même songé à compter parmi les qualités qui font les chefs. Bien au contraire ! Indispensables aux inférieurs, elles s'avèrent, qui ne le sait ? dans la conquête et l'exercice du pouvoir, l'une et l'autre fatales. Dieu était sûr, en les choisissant, de ne point se créer de jaloux.

Qu'irait-il disputer aux puissants leur empire ? Le sien commence où le leur finit... A l'exacte limite où s'achève le contrôle des sbires, commence, en chaque être humain, le champ immense de son esprit et de son cœur, l'univers entier de son âme, son monde de soucis, de cha-

grins, dont aucune puissance ne le saurait ici-bas, même distraire. Si stricte que soit leur appartenance à l'un des innombrables cadres officiels de ce monde, rois et sujets, administrateurs et gouvernés, dirigeants et dirigés, sont, au plus intime et au plus cher d'eux-mêmes, aussi vacants et aussi solitaires, qu'au fond d'un désert.

Voilà ce dont précisément Jésus revendique la prise en charge :

« Venez à moi vous qui êtes accablés, et je vous soulagerai. Recevez mes enseignements, car je suis doux et humble de cœur »... Qui l'eût écouté, si pour se faire agréer, il avait emprunté, aux pouvoirs de la terre, leurs méthodes et leur ordre ?

* * *

Satan a compris qu'un tel sens des méthodes divines fait, de Jésus, un redoutable manieur d'hommes :

« L'ayant conduit sur une haute montagne, il lui montra tous les royaumes de la terre, en un rien de temps... »

De par leur accumulation même, ces détails évoquent l'ampleur du spectacle offert à Jésus par l'Ange déchu. Il compte sur l'éblouissement que ne peut manquer de ressentir cet homme, jeune encore, qui jamais n'a quitté sa Judée.

Quelle prodigieuse leçon de géographie et d'histoire, de psychologie et de politique ! Ce monde, l'esprit pur le connaît à fond ! N'en est-il point le partenaire ? Et, non seulement le partenaire, mais le protagoniste ! Des royaumes et des cités, des institutions et des individus, il connaît l'histoire non seulement officielle mais secrète, inavouée. Il est le grand responsable de tout ce qu'il y a de gâché, de manqué, de perverti ou détruit, depuis le jour où, pour son malheur, le premier homme accepta son conseil.

En son intelligence humaine, Jésus se voit initié aux secrets d'état du ravageur de sa création. Preuves en mains, le Génie du Mal lui donne, sur les événements de ce monde — de « son » monde ! — une version infiniment mieux avertie — mais autrement horrible, hélas ! —

que celles qu'en pourront jamais fournir les analystes... D'avance, le Fils de l'Homme apprend « ce qu'est vraiment ce monde », qu'il s'apprête à sauver.

* * *

Or, voici que Satan lui fait une proposition étonnante : « C'est à toi que je donnerai cette puissance tout entière, avec la gloire des royaumes... Car c'est à moi qu'elle a été remise ! Et à qui je veux, je la donne... »

De la part de l'Ange déchu, ce ne sont point propos en l'air. La puissance qu'il prétend détenir, Jésus vient de le voir, est réelle. Et voici qu'il envisage de s'en démettre au profit de Jésus ! C'est donc que, lui, esprit pur, a jugé cet Homme, de taille à assumer avec la même maîtrise, la direction de l'Univers !

Il parle de donation, non de partage ! Ce qui signifie qu'il laissera son successeur libre d'agir à sa guise, fût-ce selon Dieu... Son départ des affaires sera sans retour. De cette décision, Jésus ne peut pas ne pas voir la portée. Ce monde, dont il vient de contempler le malheur, lui serait tout entier remis. Il en détiendrait, lui seul, les rouages. Nulle force mauvaise supranaturelle n'en viendrait plus jamais fausser le jeu. Dieu, sur terre, n'aurait plus affaire qu'aux hommes tout seuls. Sous son influence, infiniment plus efficace et subtile que celle du génie du mal, succéderait un monde qui serait, de l'ancien, la triomphale réplique. La « Cité des hommes » — les règnes de la terre, avec leurs innombrables ramures — serait, en même temps que la très parfaite efflorescence des vertus humaines, l'incarnation même de la « Cité de Dieu ».

Cette vision, qui, depuis l'évangile a, des meilleurs esprits, nourri les rêves, Jésus l'a connue en premier. Mais non point comme une espérance située par delà l'Histoire et exigeant au préalable la totale refonte de la création ! Elle était là, à sa portée. Immédiatement réalisable ! Un mot de lui eût suffi, pour anticiper, de combien de siècles, le règne officiel de Dieu ! C'était du coup la suppression de l'injustice, du dé-

sordre, de la haine, de la cruauté des puissants, de la désespérance des petits. Tous y trouvaient leur compte ! La gloire de son Père, en premier. La sienne, qui eût brillé incontestable. Le bonheur des humains...

Tel était l'enjeu, dont l'importance ne dut point laisser tout à fait insensible le Cœur humain de celui qui jamais n'eut honte de confesser sa tendresse. Lui qui avoua sa pitié pour la foule, pleura son ami mort comme il pleura sur Jérusalem et son peuple, mesura, comment en douter ? l'amertume d'un refus qui signifiait la mort de notre espérance charnelle.

Si Jésus n'avait été l'homme qu'il était, c'est-à-dire indissolublement uni, jusqu'en sa substance, à l'immuable Personnalité du Verbe éternel, il est fort probable que, d'un tel refus, il n'eût point trouvé en lui le courage. Combien d'hommes au grand cœur ont, par humanité, fait passé, avant leur propre honneur, le salut matériel des cités ou des pays dont ils étaient responsables ? Tout change, lorsqu'une décision concerne le bien de ceux qu'on aime !

Pour tout faciliter, le Tentateur présentait la chose, sous son jour le moins odieux :

« Toi donc, si tu te prosternes devant moi, la gloire de ce monde sera à toi tout entière ! »

Nul autre qu'eux deux ne saura ce geste qui, Satan ne l'ayant point précisé, pourra fort bien n'être qu'un simulacre. Il laisse Jésus libre de penser ce qu'il veut, voire même de renier en son cœur l'hommage extérieur auquel, par raison d'Etat, diplomatie, manœuvre politique, son corps se livre. De cet instant très court, rien ne subsistera, ni procès-verbal, ni signature.

Beau joueur, le Malin donne ainsi à Jésus l'occasion de le duper...

Que lui importent ces facilités qu'il consent ? Ces ménagements lui sont dictés par la grandeur même de Jésus. Cet homme, à lui seul, vaut plus que le monde. De lui voir jouer, ne fût-ce qu'un instant, la comédie du respect, sera pour Satan une satisfaction sans commune mesure avec le sinistre contentement que lui procurent ses succès sur des créatures

inférieures. Jésus est le seul être au monde, en qui Satan ait reconnu une proie digne de son génie, à la mesure de l'absolu de sa haine.

Il compte sur la complicité, en cet homme (supérieur sans doute, mais semblable aux autres), de sentiments dont la noblesse, à priori rassure, mais aussi désarme la conscience.

Il sait à quel point l'oubli de soi-même expose un cœur généreux, à ne juger du bien qu'en fonction de sa compassion. Il sait combien l'instinct sacrificiel peut rendre les plus grandes âmes, insoucieuses des conséquences pour elles, des « libertés » vis-à-vis de la loi, auxquelles entraîne leur obsession du bonheur d'autrui. Il sait la grande et inconsciente misère des meilleurs : faire de Dieu, leur allié inconditionné, dans leur lutte contre tout ce qui, de près ou de loin, leur paraît détruire ou restreindre les droits de leurs frères. Combien en arrivent à se persuader de la légitimité de concessions qui vont à l'encontre des indications mêmes de Dieu ? L'honnêteté du but poursuivi excuse — et justifie — à leurs yeux, ce que leur sincérité les force cependant à nommer « moindre mal ». Au nom même de Dieu, dans leur lutte contre l'injustice, ils jouent avec Satan au plus fort...

* * *

De ce « réalisme », Jésus, n'a point, en ce qui concerne son œuvre, voulu. Sa compassion pour les hommes, son souci de les aider, ne lui font point perdre de vue la nature exacte de l'enjeu. Ce prosternement, même superficiel, signifie une abdication, momentanée mais monstrueuse, de la gloire divine devant une créature. Une telle concession suffirait à irrémédiablement vicier l'œuvre entière du Salut. Au secret de son Cœur, toujours subsisterait le secret horrible d'avoir un jour, lui Dieu, reçu du démon la licence d'exercer sa Bonté.

Au fond, la gloire, promise par le Menteur, s'avérait aussi pourrie, aussi décevante que la science annoncée aux premiers parents ! Savourer les hommages attachés à des succès secrètement fondés sur le déshonneur ou la prostitution de soi-même, suppose, chez les hommes « arrivés », une faculté d'oubli, dont « le Fils de l'Homme » était dépourvu.

Vis-à-vis de son Père et vis-à-vis des hommes, sa position eût été intenable !

« Retire-toi, Satan. Car il est écrit : « C'est devant le Seigneur ton Dieu que tu te prosterneras, c'est à Lui seul que tu rendras un culte... »

Dès lors, les jeux sont faits. Jusqu'au bout de l'Histoire, Satan tiendra en mains les royaumes de la terre. Jamais le Bien ne sera seul. Ni même tout à fait pur. Une chose cependant est certaine, la lutte de Satan et de Jésus ne sera jamais de prestige sur le plan humain. Victoires et défaites, progrès et reculs, ne sauraient être mesurés du dehors.

* * *

Satan savait, du coup, toute insistance inutile ! A son calme même, il a, sans hésitation, identifié Jésus. Bientôt, l'Evangile nous montrera le Tentateur donner à Jésus son vrai Nom : « Je sais qui tu es, tu es le Saint de Dieu, venu pour nous tourmenter... »

Ce bas monde était bien le dernier lieu, où le chef des anges maudits se serait attendu à rencontrer la formidable tranquillité qui, autrefois, brisa sa rage. Pareille découverte vient encore stimuler son envie, sa haine, à l'égard de ces hommes incapables de saisir, à leur juste valeur, ce que pour eux signifie cette présence...

Satan, lui, sait à l'avance, qu'en dépit des apparences, il n'est plus dès cet instant le plus fort. Mais avant que de la perdre définitivement, il mènera, en désespéré, la partie. Il fera de son mieux, *mais il se bat désormais en aveugle.* Des forces déclenchées par Jésus, il ignore la nature, l'orientation et la répartition. Elles sont surnaturelles ! Leur saisie exigerait, au moins, la foi théologale à laquelle, cloué par sa haine, le démon se refuse. En fait, depuis Jésus-Christ, une âme habitée par la grâce est pour Satan un mystère.

Faute de mieux, il revêt, pour nous séduire, de prestiges nouveaux, ses arguments de toujours.

* * *

« Le disciple n'est pas au-dessus du Maître ». Jésus n'a point caché à ses Apôtres, et tous ceux qui partageraient avec eux leur Mission,

qu'ils seraient les plus exposés. « Simon, Simon, Satan vous a réclamé, Il a sollicité de vous agiter comme paille, de vous broyer comme grain. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point... afin que tu puisse confirmer la foi de tes frères... » Il leur annonce tout uniment que, s'il n'y veillait en personne, la survivance de leur foi serait, en certains cas, impossible.

Pourquoi ? Parce que, le récit de la Tentation de Jésus nous l'apprend, les tentations les plus dangereuses sont celles auxquelles la bonne foi et les plus sincères désirs nous disposent. Nous nous défions du mal qui est refus de la Parole de Dieu ou opposition aux exigences de son Amour. Mais non point de celui qui prend la forme d'une substitution de notre manière de concevoir le Bien, à celle-même de Dieu.

Devenir mauvais interprète est, hélas, infiniment plus aisé que de se poser en adversaire ! Comment, s'il n'admet le jugement d'une autorité mieux informée que lui-même, persuader le faussaire inconscient ? Son respect de la Parole de Dieu, son dévouement à Jésus-Christ n'ont ni changé d'objet, ni perdu de leur intensité ! Il en est cependant arrivé à ne plus pratiquement admettre que la vérité divine puisse offrir des aspects, et que le bien selon Dieu puisse connaître des réalisations autres que ceux que lui-même conçoit.

Le souvenir de la Tentation de Jésus est alors le seul capable de le convaincre, qu'avant de se révéler aux humains comme Fondateur de l'Eglise, source de toute autorité, le Fils de Dieu fait homme a voulu connaître le douloureux de certains choix. « Il a appris, en souffrant, ce que c'est qu'obéir... » Dès sa sortie du désert, il avait déjà, pour son propre compte, vécu la plus discrète mais la plus déconcertante des épreuves qu'il demanderait aux siens d'affronter : le sacrifice, par fidélité à l'infini de Dieu, de ce qu'ils avaient cru, à travers le meilleur d'eux-mêmes, saisir...

Ch.-D. Boulogne, O. P.

*Marseille*

# Fall River et sa paroisse Sainte-Anne

La municipalité de Fall River, Etat du Massachusetts, célébrait l'an dernier le cent cinquantième anniversaire de sa fondation. Ses origines remontent donc à 1803 — année même où la France cédait la Louisiane aux Etats-Unis, doublant ainsi la population du pays. Fall River est située sur le versant d'une colline de la rive orientale de la baie Mount Hope, à cinquante milles au sud de Boston. Ce territoire était jadis le domaine incontesté des Pocasset, de la tribu Wampanoag, dont le célèbre Massasoit, père de King Philip était le grand sachem.

En 1659, vingt-six colons anglais de Plymouth se liguèrent. Désireux d'étendre leurs possessions territoriales, ils achetèrent de vastes terrains là où se déploie la ville de Fall River. Le prix de vente en fut : « vingt manteaux, deux tapis, deux pots de fer, deux grandes et une petite marmites, huit paires de chaussures, six paires de bas, douze pioches, douze hachettes, deux verges de drap fin... et le règlement d'une dette personnelle contractée par John Barnes (colon anglais) envers Wamsutta (chef indien) ».

Cet achat, enregistré dans l'histoire sous la désignation de *Freeman Purchase* eut de vives répercussions. Le prix minime que touchèrent les indigènes fut considéré exemple de la rapacité des blancs exploitant la naïveté des sauvages. Mais on ne fut pas lent à constater que le Peau-Rouge était aussi rusé que son frère civilisé ! Les sauvages, en acceptant ce marché n'entretenaient nullement l'idée de céder leur droit d'aînesse. Ils comptaient continuer l'occupation de leur ancien domaine, de plein pied avec leurs acheteurs anglais.

Massasoit avait bien déclaré : « La flèche ne volera pas, le tomahawk ne s'abattra pas, aussi longtemps que vivra Massasoit ». Cependant après la mort de Massasoit les indigènes tentèrent de reprendre « la terre de leurs pères ». La Nouvelle-Angleterre devint un sombre et sanglant terrain. King Philip fut tué. Weetomae succomba et ses guerriers furent décimés. Il ne restait plus que quelques vieillards, quelques

femmes et des enfants. Ils furent internés dans la « réservation » de Watuppa Pond.

Mais bien avant ce temps de nombreux explorateurs se sont réclamé de la découverte de la Baie de Narragansett. Le véritable découvreur fut-il l'anglais Sebastien Cabot, en 1498, ou Miguel Cortéréal, un espagnol venu de Lisbonne, ou bien Verrazano, un Florentin au service de François Ier qui en 1524 aurait visité Narragansett Bay, alors royaume des Algonquins et région dans laquelle s'érige Fall River ?

La ville emprunte son nom à la rivière Quequechan, vocable indien voulant dire *Falling Water* ou « eau-qui-tombe ». De fait la rivière Fall coule de l'étang Watuppa, descend dans un parcours souterrain sous l'emplacement même de la ville actuelle, et se jette dans la baie Mount Hope. Cette rivière s'emmêlant ici à la Taunton constitua un accident géographique de majeure importance dans le développement des immenses filatures de coton qui rendirent la ville célèbre.

Dû à l'impulsion prodigieuse d'un siècle d'industrialisme ininterrompu, en 1900 la ville comptait déjà 100 000 habitants. Sa réputation de centre cotonnier extraordinaire s'était ramifiée dans tous les coins du monde. Des crises économiques, et la décentralisation de l'industrie du coton devaient cependant ralentir sa croissance.

L'an dernier le chiffre officiel de la population de la ville était porté à cent douze mille citoyens. Encore très active commercialement elle l'est à un rythme plus modéré. Les outillages de la plupart de ses anciens « moulins à coton » sont transportés dans le sud du pays où la main d'œuvre est moins coûteuse ; leurs anciens logements sont aujourd'hui affectés à de nombreuses et diverses industries.

Fall River demeure une des villes les plus importantes du Massachusetts, même si haletante encore, après une ère si précipitée. Ses édifices de bon goût sont sans prétention ; les rues de ses faubourgs résidentiels sont ombragées de chênes séculaires et d'ormes géants. Sa rade est tranquille. Elle offre le gracieux et nostalgique visage provincial, mais distingué, d'une « dame de qualité » jouissant d'une sage matura-

tion en évoquant ses gloires passées ! Comme chez sa sœur jumelle, New Bedford, l'ombre d'Herman Melville et de son symbolique *Moby Dick* hante encore son havre où jadis les vaisseaux appareillaient pour la pêche à la baleine. Peut-être la vieille dame entend-elle encore, par les clairs de lune, les joyeux chants de toute une jeunesse en excursion nocturne à bord de la célèbre *Fall River Line* faisant navette entre Boston et New-York ! Peut-être se remémore-t-elle ses premiers enfants aux traits si tranchés : Sauvages, Yankees, Canadiens français, Espagnols, Portugais, Ukrainiens, Libanais, Grecs, Polonais, Italiens, Nègres... Et peut-être compare-t-elle leurs visages si distincts d'alors à leur caractère plus uniforme d'aujourd'hui ? Car tous ont dû passer dans le grand malaxeur américain — le *melting pot.*

En grande partie, les traits nationaux de ces premiers habitants se sont fatalement altérés, au point de n'être plus différenciables du faciès purement américain. Et il est d'autant plus surprenant et édifiant de remarquer, parmi cette population cosmopolite, le tempérament encore bien distinctif du groupe des descendants canadiens-français.

Les fils des émigrés canadiens-français, en dépit de tant de périls passés et présents, y demeurent au chiffre de près de 40 000 — soit un tiers de la population globale de la ville. Ils demeurent en état de fournir à la localité une vie religieuse, sociale et culturelle distinctive et marquante. Si ce fait ne découle pas exclusivement du miracle, il n'est pas moins un vaillant exemple d'un attachement admirable et obstiné aux choses ancestrales, et, surtout, de la pérennité de l'esprit français partout où il s'implante.

Que Fall River ne soit pas, comme on l'a prétendu « la troisième ville française de l'Amérique du Nord », elle est certainement une des cellules franco-américaines les plus vitales, avec ses nombreuses institutions religieuses, sa presse, sa radio, et l'esprit de solidarité animant ses chefs de file.

* * *

L'arrivée des premiers groupes de familles canadiennes-françaises à

Fall River remonte à 1867, après la guerre de Sécession. On peut facilement supposer le dépaysement complet, la démoralisation navrante de ces colons soudainement transplantés dans un pays où langue et coutumes leur étaient si étrangères. Demeurés peu nombreux le courage eût manqué ; ils eûssent tôt fait de verser au transfuge. Mais, providentiellement, l'émigration se fit alors avec accélération.

D'abord obligés de fréquenter une église catholique irlandaise, l'église St. Mary, ils furent pour un temps desservis en religion par des prêtres français de passage et par des missionnaires : l'abbé Antoine J. Derbuel, l'abbé Olivier Verdier, l'abbé F. Le Breton, l'abbé Paul-Romain-Louis-Adrien de Montaubricq, etc.

Deux ans plus tard ils sont déjà assez nombreux pour réclamer une église nationale. M. l'abbé de Montaubricq fonde alors la première paroisse de langue française de Fall River — la paroisse Sainte-Clothilde qui par la suite devait devenir la florissante paroisse Sainte-Anne.

Depuis ce temps les paroisses se sont multipliées. Sept clochers groupent aujourd'hui autour d'eux ces émigrés canadiens-français plus que jamais engagés à la conservation de leur foi et de leur langue maternelle. L'église « Notre-Dame » fut fondée en 1874. Suivirent : Saint-Mathieu en 1887 ; Saint-Sacrement en 1892 ; Saint-Roch en 1899 ; Saint-Jean-Baptiste en 1901 et Saint-Louis-de-France en 1928.

« Toutes ces paroisses sont sous la direction de prêtres du clergé séculier, à l'exception de Sainte-Anne desservie par les RR. PP. Dominicains de la Province de Saint-Dominique du Canada, depuis 1888. Toutes sont exclusivement de langue française, et soumise au régime des paroisses dites « nationales » et non pas « territoriales ». Il faut aussi ajouter à cette nomenclature deux paroisses dites « mixtes » où les langues sont française et anglaise, dont la population est en partie franco-américaine et en partie autre, mais desservie par des prêtres d'origine de langue française : Saint-Michel d'Ocean Grove et Saint-Georges de Westport ».

Sur le plan religieux se déroula à Fall River un des incidents les

plus décisifs de la reconnaissance de la paroisse nationale. Notre-Dame fut le témoin de ces graves événements qui faillirent se transformer en drame aux conséquences les plus néfastes et les plus irrémédiables. En 1875 décédait le R. P. G. Bédard, curé de Notre-Dame. Ardent apôtre de notre survivance, mais d'une nature emportée, il avait su, par des paroles véhémentes et souvent, hélas ! outrageantes, s'aliéner les bonnes grâces du clergé et des paroissiens de langue anglaise. L'évêque Henriksen le remplace par un curé irlandais, le R. P. McGee, qui parlait le français. Les paroissiens de Notre-Dame y virent feu ; ils s'insurgèrent. Ils voulaient conserver à leur paroisse son climat purement national. Ils cessèrent, en guise de protestation, de fréquenter leur église. Les « troubles » durèrent plusieurs années. En 1885 on alla plaider la cause auprès du Saint-Siège. Sans trancher directement la question Rome invita l'évêque de Providence, dans l'intérêt de la paix et pour le bien des âmes, de donner aux Canadiens français des prêtres de leur nationalité. Par la suite ils furent, aussi bien que les catholiques d'autres nationalités, assurés de prêtres parlant leur langue.

* * *

La Paroisse Sainte-Anne demeure, à plus d'un titre, la « paroisse-mère » de la ville de Fall River qui est aussi un siège épiscopal. Elle doit son nom à un accident assez curieux. Le livre-souvenir du cinquantenaire de sa fondation porte ce récit d'un paroissien : « Si je me rappelle bien, elle devait porter le nom de Sainte-Clothilde, comme les deux églises si chères à M. de Montaubricq — celle de sa paroisse natale et d'une autre qu'il avait fondée dans l'Ouest. A la bénédiction de la pierre angulaire, le plancher du chœur s'effondra et le prêtre et plusieurs assistants tombèrent dans le vide. Deux paroissiens eurent les jambes cassées. Au moment de l'accident, le vénérable curé promit à sainte Anne que, si cette chute ne lui enlevait pas sa santé et ne dérangeait pas trop son œuvre l'église porterait son nom. Deux hommes le prirent en-dessous des bras et il tendit son chapeau à la foule qui était nombreuse et composée

de Canadiens, d'Irlandais et d'Américains. Une averse de papier-monnaie tomba dans son chapeau. La santé se refit bien vite et le contenu du chapeau aida beaucoup son œuvre. Le curé fut trop heureux d'accomplir sa promesse sans retard.

Sous la direction des Pères Dominicains depuis 1888, la paroisse Sainte-Anne n'a cessé de grandir en nombre et en importance. Son prestige est aujourd'hui sans égal chez nous. L'église actuelle, érigée en 1903 par l'architecte canadien Napoléon Bourassa de Montréal, est une des plus imposantes de la région, avec ses tours jumelles et son magnifique intérieur à trois nefs. Elle porte à son fronton une statue de la grande Thaumaturge et attire chaque année, en plus de ses huit mille paroissiens, un aussi grand nombre de pèlerins. Elle dirige des écoles d'enseignement primaires et secondaires. Son orphelinat Saint-Joseph héberge des centaines de petits pensionnaires ; son hôpital Sainte-Anne, fondé par le R. Père Grolleau, est un des plus considérables et des mieux outillés de l'Etat.

Depuis 1942 « Sainte-Anne » est sous le pastorat du très distingué Dominicain, le Père Thomas-M. Landry. Il est né à Fall River même, de parents canadiens-français dont il hérita ses profondes convictions religieuses et son orgueil de race. La paroisse lui doit, en grande partie, son unique rayonnement d'aujourd'hui. Par son « esprit de famille » ardent, Sainte-Anne, paroisse-mère, est à la fois un édifiant exemple de fierté et de ténacité nationales.

Le plus récent dénombrement de la paroisse, effectué en 1953, sous l'adroite direction du R. Père Landry, nous révèle ces faits concernant la démographie actuelle de Sainte-Anne.

2 755 familles
7 615 âmes
797 non-communiants
6 719 communiants
753 élèves aux écoles primaires catholiques
139 élèves aux écoles supérieures catholiques

153 élèves aux écoles publiques
83 mariages de religion mixte
395 mariages de nationalité mixte
123 cas de séparation
156 cas de divorces
212 non-pratiquants
417 paroissiens qui fréquentent habituellement une autre église que la leur.

Ce relevé, suivi d'un tableau mettant en comparaison les recensements de 1952 et 1953, comprend aussi ces lignes explicatives : « Ce qui veut dire, à prendre les choses en gros, qu'à un an d'intervalle, dans la paroisse, il y a moins de famille, moins d'âmes, moins de non-communiants, moins de communiants, moins d'élèves aux écoles primaires catholiques et publiques, plus d'élèves aux cours supérieurs catholiques et publiques, plus de foyers fondés sur des mariages de religion et de nationalité mixtes, moins de foyers ruinés par la séparation ou le divorce des époux, moins de pratiquants, moins de paroissiens qui fréquentent une autre église que la leur ».

Les causes principales de cette courbe descendante de la démographie de cette paroisse seraient donc : les mariages mixtes et l'affiliation aux paroisses de langue anglaise.

Cependant, ajoute le R. Père Landry : « La paroisse Sainte-Anne demeure saine, robuste, nombreuse et solide. Elle est une puissante unité catholique au sein de ce diocèse (Fall River). Nous voulons la conserver telle pour la plus grande gloire du Bon Dieu et pour le bien des âmes aussi. Nous voulons même que, plus que jamais, elle soit et demeure un milieu spirituel qui aide à rendre vos vies plus humaines et plus saintes ».

Tableau militant que celui-ci, et auréole de confiance en l'avenir.

La vitalité française de Fall River ne nous semble pas atteinte en plein cœur. Elle a, en plus, pour la défendre et la nourrir, un journal *L'Indépendant* — journal d'idées que dirige courageusement son militant

directeur et rédacteur en chef : M. Philippe-Armand Lajoie. Elle a ses « heures françaises » à la radio ; elle compte des représentants dans toutes les hiérarchies : religieuse, sociale, municipale, politique et culturelle.

* * *

Couvrant aujourd'hui une superficie de plus de quarante milles carrés, Fall River ne croit pas sa croissance terminée. Période de gestation peut-être, de nouvelle orientation, que ces vingt-cinq dernières années ?

M. le maire John F. Kane vient d'entreprendre un vaste programme d'expansion pour sa ville. Déjà plus de deux cents acres de terrain ont été déblayés et aplanis, dans l'attente de nouvelles industries, et, de ce fait, d'une population accrue. M. John F. Hopkins, gérant de la Chambre de Commerce désire voir figurer dans ces nouveaux développements municipaux des centaines de ces *Frenchmen who have brought so much distinction to the city of Fall River.*

Certainement que les Franco-Américains s'y feront de nouveau valoir. Le même sang du missionnaire et du colonisateur qui coulait dans les veines de leurs ancêtres français ne coule-t-il pas encore dans leurs propres veines !

Ils y seront. Dieu le voudra.

Mais, déjà, comme un poète anonyme l'écrivait, en 1919, lors de la célébration du cinquantenaire de la paroisse Sainte-Anne :

*Voyez, petits enfants,*
*Ce grain de sénevé,*
*Comme il a bien levé !*

R. DION-LÉVESQUE

BIBLIOGRAPHIE

*Bulletins paroissiaux* — R. P. Thomas Landry, O. P.
*The Fall River Story* (1953).
*Encyclopédia Britannica.*
*Cinquante années d'activités paroissiales* — Sainte-Anne (Fall River, 1919).
*Les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre* — E. H. Hamon, S. J.
*La vie franco-américaine*, 1949.

# Gérard de Nerval

On considère maintenant que Gérard de Nerval, mort il y a cent ans, a composé quelques-uns des plus beaux poèmes de la langue française. Cet écrivain relativement peu connu, dont l'existence parfois si étrange semble encore loin d'avoir révélé tous ses secrets, a exercé sur les lettres contemporaines une influence assez considérable qui explique l'intérêt sans cesse croissant que lui portent, depuis un quart de siècle, les critiques et les historiens de la littérature française.

Gérard de Nerval naquit à Paris le 22 mai 1808. Son père, Etienne Labrunie, médecin attaché à l'armée d'Allemagne, partit deux ans plus tard pour la Silésie afin d'y prendre charge d'un hôpital militaire. Sa mère, Marie-Antoinette Laurent, qui s'était rendue en Allemagne avec son mari, mourut peu de temps après, à l'âge de vingt-cinq ans, d'une fièvre contractée, croit-on, à la suite de la traversée d'un pont couvert de cadavres. Etienne Labrunie, blessé lui-même à Wilna, ne devait retourner en France qu'en 1814.

Confié très tôt à une nourrice, Gérard de Nerval fut conduit chez son grand-oncle, Antoine Boucher, qui vivait à Loisy, près de Mortefontaine, dans ce beau pays de Valois si cher à Corot. Il passa son enfance au milieu d'un décor dont il décrivit la douceur et l'enchantement dans une nouvelle devenue célèbre. C'est également durant son séjour à Loisy que Gérard de Nerval découvrit, dans le grenier de son grand-oncle, certains ouvrages d'occultisme auxquels il devait accorder, plus tard, une grande importance.

De retour à Paris à l'âge de six ans, Gérard reprit contact avec son père qui lui manifesta beaucoup d'intérêt et s'occupa principalement de son éducation. En 1820, Gérard entra au lycée Charlemagne où il fut condisciple de Théophile Gautier avec qui il se lia bientôt d'amitié. Il étudia l'italien et l'allemand. La connaissance de cette dernière langue devait d'ailleurs l'orienter vers la littérature allemande pour laquelle il éprouva rapidement une véritable passion.

Gérard de Nerval fit paraître en 1826 ses *Elégies Nationales*, recueil sans intérêt littéraire, et il publia en 1828 une traduction de *Faust* qui lui valut immédiatement la renommée. Gérard connaissait déjà, à cette époque, les principales œuvres de Bürger, Klopstock, Goethe et Schiller. Son tempérament et son goût du fantastique le portaient nettement vers les littératures germaniques. Il avait lu, par exemple, les grandes légendes du moyen âge allemand, les enseignements de la cabale, les contes d'Hoffmann et les célèbres *Mémorables* de Swedenborg. On affirme même que, par suite de son penchant à l'ésotérisme, il aurait fait partie de la secte des Roses-Croix et de la franc-maçonnerie. Mais il n'y a à ce sujet aucune preuve sérieuse. Il semble que Gérard se soit lui-même initié directement aux sciences occultes.

Vers 1830, Gérard de Nerval fréquente régulièrement un groupe de jeunes poètes romantiques parmi lesquels se trouvent ses amis Théophile Gautier et Arsène Houssaye. C'est à cette époque qu'il adopte le nom de Nerval qui est celui de sa mère renversé (Lauren-t). Gavroche et tapageur, il est deux fois jeté en prison où il ne fait d'ailleurs qu'un court séjour.

A la suite de la mort de ses grands-parents, Gérard hérita en 1834 de trente mille francs grâce auxquels il put partir pour le Midi et l'Italie. A son retour, il dut quitter la maison paternelle où on lui reprochait ses mauvaises fréquentations, et il alla habiter chez le peintre Camille Rogier. Il se lia alors avec de jeunes écrivains et il se mêla un peu à la société parisienne. Mais il n'eut avec les jeunes filles que des amours éphémères. Déjà il manifestait à l'endroit de la femme cette timidité sentimentale qui devait, au cours de son existence, l'empêcher d'être aimé véritablement et le rendre si malheureux.

C'est en 1834 que Gérard de Nerval vit sans doute pour la première fois l'actrice française Jenny Colon, dont il devait s'éprendre passionnément et qui exerça sur son œuvre une influence capitale. Chaque soir où chantait Jenny Colon, Gérard de Nerval se rendait au théâtre des Variétés et une fois dans sa loge, il contemplait amoureusement « l'opulente

blonde presque rousse, de carnation de lait et de roses, magnifique d'épaule » qui interprétait des airs d'opéra célèbres à l'époque. Désireux de montrer à cette cantatrice l'attachement qu'il lui portait, Gérard fonda avec Théophile Gautier le *Monde Dramatique* où il put vanter à son aise les talents et les mérites de Jenny Colon. Cette dernière finit d'ailleurs par entrer à l'Opéra-Comique et, peu impressionnée, semble-t-il, par Gérard de Nerval qui avait enfin pu la connaître, elle se détacha bien vite de son admirateur et préféra épouser le flûtiste de l'orchestre. Mais Gérard ne continua pas moins de brûler d'amour pour l'actrice et il en fit plus tard son *Aurélia*.

L'intérêt de Gérard de Nerval pour le théâtre est sûrement antérieur à la rencontre de Jenny Colon. De fait, Gérard avait déjà écrit quelques pièces, au reste sans valeur, et ce n'est que *Léo Burckart*, composé en collaboration avec Alexandre Dumas, qui le fit reconnaître comme dramaturge. Il s'agit, comme l'écrit Kléber Haedens, « d'un drame d'amour et de politique inspiré par un fait divers allemand, avec un attirail de sociétés secrètes et d'étudiants idéalistes et belliqueux. Il est long, ennuyeux avec, çà et là, un beau mouvement, une très belle phrase qui ne peuvent rien changer ». Mais ce drame renfermait un passage qui avait le don de soulever l'enthousiasme des spectateurs. A un certain moment, en effet, l'un des conspirateurs s'écriait : « Les rois s'en vont... je les pousse ! et à ces mots la salle tout entière faisait entendre un tonnerre d'applaudissements.

En 1838, Gérard de Nerval fit la connaissance de Walewski, le fils naturel de Napoléon. Cette rencontre impressionna sûrement Gérard, puisque, au cours d'une crise de folie survenue dans la suite, il se prétendra lui-même fils de Napoléon.

Protégé par de puissants amis, Gérard de Nerval obtint du Gouvernement français d'être envoyé en mission économique et culturelle en Suisse, en Allemagne et en Autriche. A Vienne, il se lia avec l'ambassadeur de France qui lui présenta les principales figures de la société viennoise. C'est ainsi qu'il put rencontrer la ravissante archiduchesse Sophie et

surtout la pianiste Marie Pleyel qui lui inspira un véritable amour et dont il sera question dans *Pandora.*

En octobre 1840, Gérard se rendit à Bruxelles pour y entendre Jenny Colon qui chantait au théâtre de la Monnaie. Un hasard voulut que Marie Pleyel se trouvât, au même moment, dans la capitale belge. Invité chez la pianiste, il y revit Jenny Colon et il en fut troublé. Il rentra à Paris peu de temps après, malade et victime d'hallucinations.

Sa première attaque de folie se produisit au début de l'année 1841. Dans *Aurélia,* Gérard de Nerval raconte un incident qui précéda cette première crise. « Un soir, écrit-il, vers minuit, je remontais un faubourg où se trouvait ma demeure, lorsque levant les yeux par hasard, je remarquai le numéro d'une maison éclairée par un réverbère. Ce nombre était celui de mon âge. Aussitôt, en baissant les yeux, je vis devant moi une femme au teint blême, aux yeux caves, qui me semblait avoir les traits d'Aurélia. Je me dis : « C'est sa mort ou la mienne qui m'est annoncée ». Le lendemain de cette vision, Gérard eut une crise de folie en pleine rue et on le conduisit d'abord chez une dame de Saint-Marcel, puis chez le docteur Esprit Blanche qui devait s'occuper de lui jusqu'à sa mort.

Entre ses moments de folie, même pendant son séjour à la clinique du docteur Blanche, Gérard de Nerval manifestait une étonnante lucidité, mêlée de tristesse et d'ironie. On connaît de lui une lettre envoyée à Madame Alexandre Dumas, dans laquelle il écrit, entre autres : « J'ai rencontré hier Dumas, qui vous écrit aujourd'hui. Il vous dira que j'ai recouvré ce que l'on est convenu d'appeler la raison, mais n'en croyez rien. Je suis toujours et j'ai toujours été le même, et je m'étonne seulement que l'on m'ait trouvé *changé* pendant quelques jours du printemps dernier... Mais comme il y a ici des médecins et des commissaires qui veillent à ce qu'on n'étende pas le champ de la poésie aux dépens de la voie publique, on ne m'a laissé sortir et vaquer définitivement parmi les gens raisonnables que lorsque je suis convenu bien formellement d'avoir *été malade,* ce qui coûtait beaucoup à mon amour-propre et même à ma

véracité. Avoue ! avoue ! me criait-on, comme on faisait jadis aux sorciers et aux hérétiques, et pour en finir, je suis convenu de me laisser classer dans une *affection* définie par les docteurs et appelée indifféremment théomanie ou démonomanie dans le dictionnaire médical... »

A la fin de l'année 1842, Gérard de Nerval put, grâce à l'aide du Gouvernement français, partir pour la Grèce et le Moyen-Orient. Il y séjourna environ un an. A son retour, il écrivit le *Voyage en Orient,* dont la première partie renferme des souvenirs de Vienne et qui, de fait, résume dix années de la vie de Gérard de Nerval. L'auteur y étale ses connaissances philosophiques et ses préoccupations religieuses. Il découvre entre les êtres et lui de mystérieuses correspondances et les moindres événements prennent à ses yeux une portée symbolique. Il croit à la prédestination et à la palingénésie.

Quelques années d'intense labeur le surmenèrent et vers 1850 il traversa une nouvelle période de dépression. Ses amis, s'inquiétant de sa santé, lui conseillèrent un autre voyage en Orient. Le Gouvernement français était prêt à l'aider financièrement, mais son médecin se montra défavorable à ce départ. Gérard de Nerval se rendit néanmoins en Allemagne. Rentré à Paris, il termina, dans les derniers mois de sa vie, l'essentiel de son œuvre : les *Filles du Feu,* les *Chimères* et *Aurélia.*

Le 26 janvier 1855, on trouva, à l'aube, dans la rue de la vieille Lanterne, Gérard de Nerval qui s'était pendu dans la nuit froide d'une ville sous la neige.

* * *

L'œuvre littéraire de Gérard de Nerval tire principalement sa valeur de trois ouvrages achevés peu de temps avant le suicide du poète : les *Filles du Feu,* les *Chimères* et *Aurélia.* Il y a bien aussi les *Odelettes,* charmants poèmes de jeunesse d'une facture parfois verlainienne et dont le mieux connu est peut-être *Fantaisie,* comme il y a le *Voyage en Orient* où l'auteur expose ses idées religieuses et métaphysiques : mais Gérard de Nerval doit avant tout son importance aux œuvres qu'il a composées dans les dernières années de sa vie.

Les *Filles du Feu* comprennent six récits, tous reliés à des rencontres féminines. Il y a, en premier lieu, *Sylvie*, qui renferme des descriptions exquises du pays de Valois, puis *Octavie* où apparaissent les souvenirs d'Italie, *Isis*, qui se rattache à l'Orient, *Jemmy* et *Emilie*, pures créations littéraires, et enfin *Pandora* où l'on revit le séjour de Vienne. *Sylvie* et *Pandora* sont sûrement les récits les plus intéressants.

*Sylvie* parut d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1853. Cette nouvelle nous transporte dans le Valois où Gérard de Nerval avait passé son enfance, et il nous fait sentir les charmes de cette contrée. Dans une langue très pure, l'auteur nous présente le village de Loisy, ses châteaux, ses parcs, ses étangs et ses bois. Les descriptions rappellent certaines toiles de Corot : elles baignent dans le rêve. Les événements auxquels nous fait participer Gérard tiennent à la fois du réel et de l'imaginaire. Le sens poétique de l'auteur se retrouve partout.

*Pandora*, de son côté, offre un tableau très différent. Cette œuvre qui ne fut pas publiée intégralement du vivant de Nerval, parut en deux parties ; la première remonte au 31 octobre 1854 (dans *Le Mousquetaire*), tandis que la deuxième, qui avait été confiée à Théophile Gautier, ne fut révélée au public que le 24 septembre 1921 dans la *Revue Hebdomadaire*. *Pandora* évoque le souvenir de Marie Pleyel et laisse voir, par moments, la folie de Gérard. Les personnages subissent des métamorphoses et le style lui-même devient de plus en plus incohérent jusqu'à révéler manifestement l'angoisse de Nerval.

* * *

Les *Chimères* sont formées de huit poèmes : sept sonnets et un ensemble de cinq sonnets appelés *le Christ aux Oliviers*. Les premiers poèmes remontent à 1844, alors que les derniers furent écrits à l'époque de *Pandora*.

L'interprétation générale des *Chimères* reste assez difficile, puisque les souvenirs personnels du poète se mêlent à ses opinions philosophiques et à la mythologie. Deux sonnets retiennent surtout l'attention : *El Desdi-*

*chado* et *Artémis* ; tous deux sont reliés par le sens, à *Aurélia*. Ils reposent d'ailleurs sur des symboles dont l'exégèse semble multiple.

Dans *El Desdichado*, Gérard de Nerval a la nostalgie de la gloire antique de ses aïeux :

*Je suis le ténébreux, — le veuf, — l'inconsolé,*
*Le prince d'Aquitaine à la tour abolie :*
*Ma seule étoile est morte, et mon luth constellé*
*Porte le soleil noir de la* Mélancolie.
......... ......... ......... ......... ......... ......... ......... ......... ......... ......... .........
*Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Biron ?*

Gérard se souvient de ses ancêtres ; il descend des Labrunie, chevaliers de l'empereur Othon, dont le château aux trois tours existe toujours en Dordogne. Il a aussi, parmi ses pères, Lusignan, pour qui, d'après la légende, une fée aurait construit un château en Agenais ; il est également allié à la famille des Biron, toujours présente par le souvenir au pays de Valois. Gérard est ici-bas un *desdichado*, un malheureux ; il n'y a plus pour lui qu'un « soleil noir » comme celui qu'Albert Dürer a placé dans son tableau *La Mélancolie*.

Le sonnet *Artémis* semble affirmer, comme l'écrit Pierre Audiat[3] que la succession des êtres n'est qu'une apparence :

*La Treizième revient !... C'est encor la première ;*
*Et c'est toujours la seule, — ou c'est le seul moment ;*
*Car es-tu reine, ô toi ! la première ou dernière ?*
*Es-tu roi, toi le seul ou le dernier amant ?...*

Sous des formes diverses, on ne trouve qu'une même idée et toute réalité est au fond interchangeable. Du reste, nous sommes ici dans la symbolique nervalienne : il y a le nombre treize et surtout la « rose trémière », celle dont le cœur violet en fait une rose meurtrie et qui, par ses multiples corolles, « se rapporte à l'attachement de Gérard à un idéal féminin aux incarnations multiples »[4].

Les *Chimères* forment une œuvre très personnelle ; elles ont souvent trait à des moments de la vie de Gérard de Nerval et ne se peuvent vraiment expliquer que par la connaissance du langage symbolique du poète.

* * *

*Aurélia* reste l'œuvre capitale de Gérard de Nerval et aussi celle qui nous renseigne le mieux sur sa vie et ses opinions. Elle se divise en deux parties : la première comporte dix chapitres et embrasse des souvenirs qui s'étendent sur dix années ; la seconde contient six chapitres et ne couvre qu'une période de deux ans. La première partie parut le 1er janvier 1855 dans la *Revue de Paris*.

L'ouvrage commence peu après la rupture avec Aurélia (Jenny Colon). Nerval se rend en Italie pour tâcher d'oublier la chanteuse. Il tente d'aimer une autre femme, mais il doit bientôt lui avouer, après un enthousiasme factice, qu'il s'est trompé sur ses propres sentiments. Dans la suite, il revoit Aurélia qui semble lui pardonner. De retour à Paris, il a un soir le pressentiment de la mort prochaine de la chanteuse. Le lendemain, en proie à une crise de folie, il est conduit à la clinique.

Suivent cinq chapitres où Gérard raconte les rêves qu'il a faits pendant cette période de délire : voyage aux pays des morts où il voit ses ancêtres et ses parents ; vision d'une race primitive ; évocation des années d'enfance et apparition d'Aurélia ; pages cosmogoniques sur les Eloïms (esprits primitifs maîtres du monde). Puis l'auteur enjambe une période de dix ans. A la suite d'une nouvelle chute, il revoit Aurélia. Il pénètre dans le monde des esprits souterrains ; il se querelle avec eux et seul le cri d'Aurélia, dans la nuit, le réveille.

La deuxième partie de l'œuvre ramène Nerval à Dieu et au christianisme. Le récit débute avec des invocations incohérentes et passionnées. Gérard se remet à l'étude de la cabale. La visite à un ami malade lui rappelle le souvenir d'Aurélia. Il veut d'abord aller prier sur sa tombe, mais un scrupule le retient et il brûle les papiers qui lui auraient permis de retrouver l'emplacement de la tombe. Il a une nouvelle crise de folie.

Il se lie d'amitié avec un soldat d'Afrique malade. Il le voit dans ses rêves intercédant auprès de Dieu et d'Aurélia et obtenant le pardon sollicité.

*Aurélia* fait figure de confession et de testament littéraire. Il ne s'agit pas d'un livre inachevé, mais d'une œuvre qui n'a pas été mise à point. *Aurélia* n'est pas strictement autobiographique ; on y relève trop d'inexactitudes. On retrace dans cet ouvrage des épisodes authentiques de la vie de l'auteur : liaison avec Jenny Colon, rencontre de Marie Pleyel à Vienne. On y découvre également des souvenirs de lectures et des allusions très nettes aux théories orientales et cabalistiques. Certains critiques y ont même vu des emprunts au *Diable amoureux* (quand Nerval écrit que la vie et le rêve sont de même nature, au chapitre X).

Dans son ensemble, *Aurélia* est une œuvre d'importance à la fois littéraire et psychologique. Elle vaut non seulement par le style mais aussi par l'atmosphère qui l'enveloppe et les idées plus ou moins confuses qu'elle exprime. Elle annonce, parfois directement, les *Chants de Maldoror* et surtout *Une saison en enfer*. Et les surréalistes eux-mêmes ne sont pas loin d'y entendre des résonances familières.

* * *

Les principaux éléments poétiques chez Gérard de Nerval sont l'onirisme, la symbolique et l'exotisme.

Au tout début d'*Aurélia*, Nerval écrit : « Le rêve est une seconde vie. Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde visible. Les premiers instants du sommeil sont l'image de la mort ; un engourdissement nébuleux saisit notre pensée, et nous ne pouvons déterminer l'instant précis où le *moi*, sous une autre forme, continue l'œuvre de l'existence ». Le rêve devient dans la vie de Nerval un instrument de connaissance. Le poète possède, à ce qu'il semble, la faculté de vivre *réellement* ses expériences oniriques. Dans *Sylvie*, par exemple, c'est au moyen d'une demi-somnolence que Gérard parvient à recomposer, en somme, les tableaux de son enfance. Dans *Fantaisie*, « un air très vieux, languissant et funèbre » suffit à lui évoquer « une dame, à sa

haute fenêtre, blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens... » qu'il a déjà vue « dans une autre existence peut-être ». Il ne faudrait pas croire que le rêve, chez Gérard, correspond uniquement à cet « état d'âme » propre aux romantiques qui leur permettait de s'échapper de la réalité vulgaire et de pénétrer dans un monde aux décors fabriqués en toute conscience. Le rêve, pour Nerval, est avant tout un moyen de savoir l'avenir ou de revivre le passé et le sommeil lui-même, d'après l'auteur d'*Aurélia*, rend possible la communication de l'homme avec l'univers des Esprits.

D'autre part, à côté de l'élément onirique, on trouve dans l'œuvre nervalienne, particulièrement dans les *Chimères*, une symbolique assez compliquée, fruit de lectures abondantes dans les domaines de l'ésotérisme et de la mythologie. Gérard accorde une certaine importance aux fleurs (surtout les roses) et aux animaux. Il a également tendance à voir dans les êtres des archétypes, ce qui l'amène à rechercher l'unité de la création et à découvrir entre les objets des correspondances mystérieuses. Il croit que les événements ont une signification occulte et que la nature elle-même possède un langage dont le sens peut être compris. A l'époque où Baudelaire dans son sonnet *Correspondances* parlait des analogies universelles, Gérard de Nerval disait dans *Vers Dorés :*

*Respecte dans la bête un esprit agissant :*
*Chaque fleur est une âme à la Nature éclose ;*
*Un mystère d'amour dans le métal repose ;*
*« Tout est sensible ! » Et tout sur ton être est puissant.*

*Crains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie :*
*A la matière même un verbe est attaché...*
*Ne la fais pas servir à quelque usage impie !*

Il y a enfin chez Nerval un goût marqué pour l'exotisme. On sait que le *Voyage en Orient* est loin d'être une relation fidèle des contrées parcourues par Gérard et des faits auxquels il a été mêlé. Le poète a

visiblement cherché à créer, dans ses récits, une atmosphère plus conforme à une certaine conception traditionnelle de l'Orient qu'à la réalité.

* * *

Gérard de Nerval apparaît, dans les lettres françaises, comme un précurseur. Contemporain de Baudelaire, il se rattache, comme ce dernier, par certains aspects de son œuvre à l'école symboliste. De plus, l'importance qu'il accorde au rêve, devenu chez lui un instrument de savoir, en fait une sorte d'ancêtre des surréalistes. Malgré tout, Gérard de Nerval est loin d'avoir encore le prestige littéraire auquel lui donnent droit sa poésie et ses nouvelles. Mais il est d'ores et déjà certain, grâce aux ouvrages de plus en plus nombreux qui lui sont consacrés depuis un quart de siècle, que Gérard de Nerval sera bientôt considéré comme l'un des écrivains français les plus attachants du dix-neuvième siècle.

André PATRY

---

1. HENRI CLOUARD, *La Destinée tragique de Gérard de Nerval*, Garnier, Parie, 1924, p. 73.
2. Kléber HAEDENS, *Gérard de Nerval*. Grasset, Paris, 1939, p. 25.
3. PIERRE AUDIAT, *l'Aurélia de Gérard de Nerval*. Ancienne librairie Honoré Champion, Paris, 1926, p. 118.
4. JEAN RICHER, *Gérard de Nerval*, Pierre Seghers éditeur, Paris, 1950, p. 100.

# Le sens des faits

**Pour la fête des Mères**

ANNONCIATION INTIME

*Vous qui prenez ce bois pour allumer la lampe*
*Et la mettre au milieu de la table servie,*
*Et qui prenez ce lin pour essuyer la rampe,*
*Et qui rangez les fleurs et qui rangez la vie,*

......... ......... ......... ......... ......... ......... ......... ......... ......... ......... .........

*Femmes, je vous le dis, vous rangeriez Dieu même,*
*S'il descendait un jour dedans votre maison.*

......... ......... ......... ......... ......... ......... ......... ......... ......... ......... .........

*Femmes, je vous le dis, vous rangeriez Dieu même,*
*Et vous l'avez rangé la fois qu'il est venu.*
*Vous l'avez salué, vous l'avez reconnu,*
*Vous avez recueilli le nouveau diadème.*

Au delà de Péguy, j'évoquerai pour vous un évangile de maternité et de mystère : *L'Annonciation.* Voici une autre image. Je me rappelle les panneaux de l'Annonciation, au revers du fameux rétable des frères Van Eyck : *l'Agneau mystique,* à Saint-Bavon de Gand. Entre l'ange adolescent et discret, au seuil, et Marie perdue dans l'infini de sa prière, au fond de la chambre, il y a une fenêtre ouverte sur la ville et sur un ciel sans nuage et sans fin, où tous les rêves pourraient prendre de l'aile. A côté, c'est une alcôve bien rangée : une serviette de lin tissé est pendue, sans pli, et les cuivres des ustensiles viennent tout juste d'être astiqués. Ainsi l'Annonciation : elle est un mystère du ciel qui retient dans l'attente la Trinité de Dieu, pendant que sur la terre vieillie et coupable les villes des hommes espèrent leur réconciliation. Mais l'Annonciation est aussi le mystère le plus domestique et, j'oserai dire, le plus féminin de l'Evangile : cela s'accomplit après l'heure du ménage dans la paix d'un midi.

Pensez à cette Vierge. Elle est fiancée, selon la Loi, et ce sera bientôt le jour de la noce. A quoi rêve-t-elle ? Au mystère de sa pureté, à sa virginité qu'elle a vouée à Dieu. Et bien sûr, ce n'est pas un rêve, ce n'est pas une chimère. Elle est immaculée : et si peut-être elle ne discerne pas encore l'exception de sa grâce privilégiée, toute sa fidélité a déjà

choisi de préférer le don d'elle-même à Dieu plutôt que le don d'un enfant pour Dieu.

Or, ce n'est pas à l'accomplissement de ce grand rêve qu'elle est appelée. C'est pour une autre réalité que Dieu l'a choisie. Et l'Ange attend. Le trouble de Marie n'est ni de cœur ni d'orgueil. Elle a tout compris des paroles de l'annonce ; elle entend sans confusion que le Messie des prophètes est offert à ses entrailles ; et tout ce qu'il y avait en elle de maternité inespérée tressaille déjà à la pensée que cet Emmanuel qu'elle enfantera pour nous, il sera d'abord Dieu en elle durant tous ces mois que seule la femme peut vivre. Et l'Esprit féconde son esprit en même temps que sa chair. Son *Magnificat* qu'elle entonnera bientôt, elle en pense déjà chacune des strophes inspirées, en proférant son consentement dans un murmure : *Le Puissant fait pour moi des merveilles*...

Mais il semble aussi qu'au delà de son cantique d'extase, la femme Marie entrevoit déjà toutes ces choses dont l'Evangile nous dit qu'elle les gardera fidèlement dans son cœur comme ses souvenirs les plus incommunicables. Par elle, le règne des cieux sera rétabli dans la puissance et la miséricorde. Mais le royaume de Dieu sera changé : il prendra les couleurs et la familiarité d'une maison, parce que Dieu aura vu une mère à l'œuvre. Le Royaume, elle le sait, il deviendra comme cette femme qui a perdu une pièce de ses monnaies. Elle allume la lampe, balaie la maison et cherche si soigneusement qu'à la fin elle trouve la drachme égarée. Et elle le dira aux voisines, ses amies : « Réjouissez-vous avec moi... » Ou bien, le Royaume, il sera semblable à la levure pour le pain que la femme a prise et enfouie dans ses trois mesures de farine...

Croyez-vous que Marie, maintenant que l'Ange l'a quittée, en acceptant le mystère de sa maternité, qu'elle ne consent pas aussi à ces humbles tâches de sa maison, qui deviendront des paraboles ? Car où le Christ connaîtrait-il ces réalités intimes, sinon dans la diligence de sa mère au foyer de Nazareth ?

Mères, tant de petites choses peuvent ainsi côtoyer et parfois dissimuler le mystère dans vos destinées. Vous que ma confidence a un instant distraites, le temps de cette page, voici encore vos besognes domestiques, et le faix à relever de leur routine. Je sais, et vous savez, que les jours sans joie ressembleront encore aux jours dans la même égalité banale de réalités sans éclat. Qui sait ? En elles peut-être, vous redécouvrirez soudain tout le mystère, tous les rêves de votre amour, de votre espérance, de vos fidélités. Car il y a tant de choses et tant de souvenirs que vous êtes seules, vous aussi, à conserver dans vos cœurs.

Thomas-André Audet, O. P.

**Edouard Montpetit**

*Pionnier de l'enseignement des sciences sociales au Canada français*

C'est un homme d'exceptionnelle valeur que la nation vient de perdre avec la mort d'Edouard Montpetit. Un homme qu'on ne pouvait oublier une fois qu'on l'avait connu. Bien humblement et avec toute la respectueuse vénération que les simples continuateurs doivent aux pionniers, je voudrais ajouter aux prières fraternelles que j'ai faites avec ferveur pour le repos de sa grande âme un hommage à l'homme de science et de haute culture qu'il fut parmi nous.

Tant de qualités le désignaient à l'estime et à l'affection de ses concitoyens qu'on ne sait plus laquelle il faut louer le plus. Ce qui le définissait le mieux, je pense, ce qui constituait en somme le dénominateur commun des valeurs qu'il incarnait à un si haut degré, c'était sa brillante et vaste culture. L'impression qui se dégageait de l'universitaire, de l'économiste, du sociologue, de l'orateur, du professeur ou de l'artiste — car il était tout cela à la fois — était celle d'un homme qui avait réalisé en lui une synthèse humaine. Montpetit était le type d'humaniste que sa culture enracinait profondément certes dans le corps et l'âme de la nation mais dont l'esprit était assez universel pour lui permettre d'assumer en même temps les valeurs transcendantes d'humanité. C'est pour cela qu'en plus d'être un homme *cultivé*, il a été au sens plein du mot *civilisé*.

Loin de se contenter d'amasser en lui-même des trésors de culture et d'en jouir en égoïste dilettante, il a au contraire gardé un esprit et un cœur ouverts sur la société et ses problèmes. C'est ce sens social aigu et généreux qui l'a fait déboucher dans l'économique dont il a été le pionnier de l'enseignement chez nous. Non sans risques et sans courage d'ailleurs, car ses premiers efforts ont rencontré l'incompréhension de certains hommes de son temps qui n'ont pas manqué l'occasion de voir dans sa préoccupation des problèmes économiques l'inquiétant signe d'un matérialisme dangereux pour l'âme de la nation. Mais Montpetit avait autant de vision que de courage. Il laissa dire et s'engagea résolument dans un travail de défrichement dont la qualité et la constance nous ont valu la belle institution qu'il a fondée et où j'ai moi-même eu l'honneur de commencer ma carrière universitaire, je veux parler de la Faculté des sciences sociales de Montréal.

J'ai bien connu cet homme. Je n'oublierai jamais le charme de son esprit ni la bonté de son cœur. Il faut avoir discuté avec lui pour savoir le profond respect qu'il avait des idées des autres ; il faut avoir eu besoin de lui pour mesurer l'ampleur de sa générosité. Quelle noblesse d'âme,

quelle fraîcheur d'esprit et quelle discrète et bienfaisante charité l'habitaient ! Il a vraiment donné à ses contemporains l'exemple d'un brillant universitaire et d'un admirable citoyen.

Ceux qui lui survivent et à qui sa vie laisse de si éclatantes leçons ont le devoir de prendre de sa main que la mort a immobilisée, le flambeau de l'intelligence qu'il a porté si haut chez nous et dont le feu a répandu sur notre pays tant de lumière et de générosité. Ce serait trahir sa mémoire que d'y manquer.

Georges-Henri LÉVESQUE, O. P.
*Doyen de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval*

**Réflexions sur un jugement hâtif** [1]

De Paris, sous la signature canadienne de M. Jean Ménard, la jeune poésie canadienne a reçu une condamnation ! Ça lui apprendra à vouloir aller toute seule, à chercher sa voix personnelle, à réfléchir sur le langage et le sens profond des mots. Pauvre poésie canadienne ! Toute jeune, elle a voulu rompre avec les pétards patriotiques des anciens, barbus ou non, qui ont eu à ses yeux l'utilité mineure et minima de lui enseigner ce que n'était pas la poésie, pour peu que l'on ait du respect pour ce mot. Et M. Jean Ménard proteste sur le dos des jeunes poètes dans un raisonnement qui se résumerait ainsi :

*Saint-Denys-Garneau est censé être le poète le plus fort (sic)*
*Or je n'aime pas la poésie de Saint-Denys-Garneau.*
*Donc la jeune poésie canadienne est mauvaise, illisible et négligeable.*

* * *

Que l'œuvre de Saint-Denys-Garneau n'ait point trouvé grâce aux yeux de M. Jean Ménard, il n'y a là rien d'étonnant. Saint-Denys-Garneau n'y perd rien, la poésie non plus. Chacun est libre d'accueillir ou de repousser l'œuvre d'un écrivain, ou plus simplement de lui rester indifférent. Mais si l'on rejette une œuvre qui est reconnue à peu près par tous comme une œuvre authentique et de qualité supérieure, je veux que l'on me donne des raisons sérieuses. Or, l'argumentation de M. Jean Ménard est vague et n'apporte aucune raison valable. Parlant de l'échec de cette œuvre poétique, M. Jean Ménard conclut : ... *cet échec symbolise en quelque sorte celui de la poésie actuelle qui ne produit rien qui vaille, qui piétine sur place.*

1. La Revue Dominicaine, mars 1954, pp. 74 à 80.

Monsieur Ménard, c'est ici que je vous attendais. C'est ici que je voudrais vous poser une question : que connaissez-vous de la jeune poésie canadienne ?

J'ai grand peur que vous n'en sachiez pas grand'chose car, dans la suite de votre article, vous ne citez aucun exemple qui pourrait appuyer vos remarques pontifiantes.

Saviez-vous que nous sommes au moins huit jeunes à avoir publié un premier recueil de poèmes depuis l'été dernier ? Que trois ou quatre autres poètes un peu plus âgés que nous ont aussi publié cette année ? Soupçonniez-vous qu'il existe chez nous des poètes qui s'appellent Alain Grandbois, Rina Lasnier, Anne Hébert et qu'on ne peut pas parler raisonnablement de la poésie canadienne dans une étude générale comme se veut la vôtre, sans parler d'eux ?

Vous regrettez la disparition de la ponctuation et de la rime. C'est bien votre droit. Mais pour nous, la ponctuation et la rime ne sont pas des données essentielles de la poésie. Qu'un poète les emploie ou les néglige, c'est son affaire. Nous, nous le jugeons sur cette autre chose que nous considérons importante pour des poèmes : la poésie.

Il fallait bien aussi que vous y alliez du commentaire classique : *Quand enrichirons-nous la culture française, sans que Paris nous donne le ton ?*

Je pense que le problème est mal posé. Voyez-vous, monsieur Ménard, nous parlons la langue dite française, nous lisons les ouvrages français, nous lisons les poètes français. Il y a nécessairement influence, mais peut-être pas au sens où vous l'entendez. Notre éducation à nous, canadiens, fut de caractère français et depuis que les problèmes littéraires ont commencé à nous intéresser, c'est vers les écrivains français que nous nous sommes tournés. Nous avons tenté d'assimiler la littérature française, nous nous en faisons une nourriture intellectuelle de premier plan. Nous essayons de dire ce que nous avons à dire, sans orgueil et sans mépris, dans une langue qui soit française, et en y mettant tout ce que peut contenir notre âme canadienne : apports du milieu, du climat, du pays. Nous devons ainsi à quelques poètes d'être passés de l'époque des préoccupations romantico-bebêtes qui ont eu la vie dure et longue chez nous, à un plan universel et humain. Ces poètes, je vous répète leurs noms, ils s'appellent Alain Grandbois, Rina Lasnier, Anne Hébert et Saint-Denys-Garneau.

Quant à vos insinuations non fondées sur nos aventures surréalistes et existentialistes, je ne vous dirai que ceci. Je connais presque tous les jeunes poètes. Ils sont mes amis. Je lis leurs œuvres. Nous discutons sou-

vent entre nous, franchement, sans emphase. Je peux vous assurer, monsieur Ménard, qu'aucun d'eux n'a l'intention de recommencer des aventures finies. Nous avons pris ce qu'il y avait de valable chez les surréalistes, et nous nous en servons inconsciemment. Pour nous, le surréalisme est chose du passé. Il a enrichi notre patrimoine intellectuel jusqu'à un certain point. Tout comme il a enrichi la littérature française. Il nous a influencés comme il a influencé la plupart des jeunes poètes français. Sans exagération cependant. Et nous refusons d'être classés parmi les surréalistes, car cela n'a plus de signification aujourd'hui, à tel point qu'il n'est jamais question entre nous de nous coiffer d'une étiquette quelconque. Nous ne formons aucune chapelle, nous ne nous réclamons que d'un credo littéraire : celui de la liberté intellectuelle ; nous croyons à l'art, nous voulons avoir le droit d'être hommes parmi d'autres hommes.

Vous avez aussi parlé d'existentialisme... Il y a peut-être eu et il y a peut-être encore à Montréal certaines modes. Je ne vois pas ce qu'elles pourraient venir faire avec la poésie. Je me demande si, même en Europe, le mouvement existentialiste a marqué la poésie... Je laisse cela à vos réflexions... en attendant que vous profériez l'anathème qu'on trouve dans toutes les bouches, de nos jours : communisme...

* * *

« Que la poésie suive la charrue et la hache », écrivez-vous (p. 79) ; c'est là une pensée bien généreuse, mais je crains qu'il n'en soit pas ainsi. Nous avons mis des dizaines d'années à sortir du bois, nous essaierons de n'y pas retourner, voulez-vous ? Que ça vous plaise ou non.

J'aurais aimé vous prouver plus longuement, monsieur Ménard, que la poésie canadienne, au contraire de ce que vous affirmez, ne piétine pas sur place. Qu'elle est bien vivante, et qu'elle ne se porte pas trop mal. Mais ce serait un peu long.

Quant à nous, en plus d'écrire, nous devons éditer nous-mêmes nos livres et nous devons les vendre. Qu'importe, nous continuons, parce que nous n'avons pas l'impression d'être inutiles. Nous n'avons pas de grandes exigences... Nous n'insistons pas pour que l'on parle de nous. Mais si l'on veut nous enseigner ce que nous croyons savoir, nous élèverons la voix pour demander que l'on sache de quoi l'on parle.

Jean-Guy Pilon

**Quand nous sommes à l'âge du courage**

« Notre littérature est à l'âge du courage », conclut M. Marcotte

dans sa préface au *Journal* de Saint-Denys-Garneau. Et il prend la précaution de nous le prouver en écrivant une préface longue de 27 pages (21 cm.) bien comptées. Préface ? Non. L'étiquette est trop humble pour ce que contient le texte. C'est une *étude* plutôt, étude mi-littéraire, mi-psychologique (pp. 23 ss.), conçue dans un cadre chronologique naturel (cf. pp. 15 et 38), faite pour compléter mieux que pour diriger une lecture autobiographique. Cette étude, virile et serrée, s'inspire — quoique sans références complètes (vg. pages, dates) — des meilleurs textes du *Journal* ainsi que des poèmes les plus révélateurs. Le texte de M. Marcotte se laisse lire facilement, une fois qu'on y donne toute son attention. Il écarte les conclusions trop faciles (sauf p. 19) : « il devait assez peu à la culture acquise » (?) ; « il n'était pas un vrai lecteur » (?), prévient avec charité mais sans naïveté les mésententes et dit les vérités essentielles sans trébucher (vg. pp. 37-39). Pas de fausse sympathie, mais une admiration cent fois légitime : « Saint-Denys-Garneau connaissait, bien avant le *Journal*, le scrupule religieux, la difficulté de vivre. Mais pour qu'ils prissent la forme définitive que nous connaissons, une évolution devait se produire, une brisure » (p. 16). « Qu'il écrive de littérature, de musique, de peinture, ou qu'il discute des conditions générales de l'œuvre d'art, Saint-Denys-Garneau le fait toujours avec un sens admirable du nécessaire, avec une profondeur qui semble le ton naturel de son esprit » (p. 18). « Saint-Denys-Garneau se découvre un être en danger. En danger de quoi ? Nous ne le savons pas encore exactement, mais il est peut-être légitime de pressentir ici la menace de la mort la plus insidieuse, non pas celle qui frappe de l'extérieur un être intact, mais la mort qui s'est logée au fond de soi, quelque impossibilité de vivre » (p. 25). « Nous pouvons y voir, en même temps qu'un effet de la culpabilité, l'un des signes les plus sûrs de sa grandeur » (p. 31).

La *préface* au *Journal* de Saint-Denys-Garneau : un texte à lire, surtout *à comprendre*.

Benoît Lacroix, O. P.

**Cours de vacances en Slavistique**

Du 2 juillet au 14 août auront lieu à l'Université de Montréal des séries de cours destinés à faire connaître les langues et littératures slaves. Les cours sont divisés en trois sections :

*Sections A. : Cours élémentaires.* — Destinés aux étudiants ne possédant aucune connaissance de langues slaves, et à ceux qui veulent appro-

fondir leur connaissance de grammaire et de phonétique slaves. Travaux de laboratoire et techniques audio-visuels.

*Section B : Cours moyens.* — Ces cours sont destinés aux étudiants qui désirent approfondir leur connaissance des langues slaves. De plus, les crédits attribués à ces cours peuvent compter à titre de crédits de langues vivantes acceptés pour le baccalauréat des adultes de l'Université de Montréal.

*Certificats dans les sections A et B.* — Un certificat sera délivré à ceux qui auront suivi les sections A et B six cours, comptant chacun 18 heures de classe, soit au total 108 heures et qui auront obtenu une note satisfaisante aux examens.

*Section C : Cours avancés.* — Cours supérieurs destinés aux étudiants qui désirent préparer un grade de M. A. dans les matières slaves et est-européennes.

*Certificats dans la section C.* — Un certificat est également prévu pour les étudiants de la section C ne désirant pas obtenir le grade de maître ès arts. Ils devront suivre cinq cours et obtenir une note satisfaisante aux examens.

Les étudiants qui ne désirent ni obtenir un certificat, ni être candidats à la maîtrise ès arts, peuvent s'inscrire à un ou plusieurs cours à leur choix, soit comme étudiants réguliers, soit comme étudiants libres.

*Droits d'inscription.* — *Section A et B :* $80.00 pour les candidats aux certificats ; $20.00 par cours.

*Section C :* $100.00 pour les candidats au grade de M. A. ou au certificat ; $25.00 par cours.

Les auditeurs auront à payer un droit d'inscription de $10.00 par cours.

Adressez toute correspondance ou demande à Monsieur T. F. Domaradzki, directeur des Cours de Vacances en Slavistique, Université de Montréal, chambre B'402, case postale 6128, Montréal-2, Canada.

# L'esprit des livres

Sœurs Dominicaines de l'Enfant-Jésus — « Salve Regina — O lumen ». *Accompagnement pour orgue.* En vente chez l'auteur, 645, rue Saint-Cyrille, Québec. Grand format : $0.75 ; petit format : $0.50 la douzaine.

A l'occasion de l'Année mariale, les religieuses Dominicaines de l'Enfant-Jésus, Québec, ont eu la généreuse idée de présenter aux amants de la Vierge l'accompagnement de l'hymne mariale que les Dominicains chantent chaque soir avant que les ténèbres envahissent la terre.

Que vaut cette musique ? La Commission diocésaine (Québec) du chant sacré et de la musique religieuse, sous la plume autorisée de son secrétaire, M. l'abbé Onésime Pouliot, écrit : « L'accompagnement du *Salve Regina* que vous nous avez fait parvenir possède incontestablement les qualités requises d'un bon accompagnement. Il rendra de précieux services, car, trop souvent, l'accompagnement du chant liturgique est laissé à la fantaisie et devient non plus une assistance mais un obstacle à la beauté de la mélodie ».

Nos musiciens d'églises ou de chapelles n'auront donc plus de raisons de bafouiller la Vierge dans ce chant du soir qu'est le *Salve Regina.*

*A. L.*

Marjorie Mac Cubbin — « Coups de dés ». Montréal, 1954, 80 pages.

*Coups de dés* de Marjorie Mac Cubbin (Montréal, 1954, 80 pages), c'est un peu de tout : poésie faite de joyeuses ritournelles, rondes de mots, simples madrigaux, rirelais, courtes pastourelles, refrains, mélodies syllabiques, chants amoureux et chants dévots. L'auteur mélographie, versifie, dit des mots à la façon d'un chansonnier qui invente à mesure et turlute ses airs à qui les veut entendre. Qu'est-ce que diront les « grandes personnes » ? Comment accepteront-elles ces pages faciles, légères, avec ce petit ton badin qui les enveloppe comme pour aussitôt s'en moquer ? Elles n'aimeront pas cela, ou peu ? Vraiment, n'y aurait-il plus de place au verso de quelque page blanche de notre jeune littérature pour la spontanéité, la fantaisie juvénile, la fraîcheur d'une âme qui jette ses dés au vent ? Sommes-nous devenus si « tragiques » ? Faut-il toujours être *sérieux* pour être *vrai ? profond* pour être *authentique ? sombre* et sans virgule pour être *du siècle ?*

Quand le trouvère devient poète, il ne peut pas oublier ni ne peut faire autrement que ses mélodies soient pour distraire, amuser et reposer. Accueillons l'élan de sa joie et les rythmes de sa jeunesse avec respect et confiance. Déjà, *Coups de dés* marque un progrès dans la forme et dans la rime sur *J'ai à vous parler* de 1952. Que Marjorie Mac Cubbin continue à rimer : la poésie est une déesse qui ne révèle ses secrets qu'à ceux qui lui sont fidèles et ne l'entendent que ceux qui lui prêtent dévotement leur temps, leur attention et leur solitude.

*B. L.*

Hilda C. GRAEF — « St. Gregory of Nyssa : The Lord's Prayer — The Beatitudes ». Coll. « Ancient Christian Writers », No 18, Westminster, Maryland, 1954. 22 cm. 210 pages.

Théologien spéculatif et mystique, saint Grégoire de Nysse n'a pas connu une popularité aussi grande que celle des deux autres grands Cappadoces, saint Basile, son frère, et saint Grégoire de Nazianze, son ami. Aussi les traductions de ses œuvres, voire même les éditions critiques, sont-elles rares aujourd'hui. La collection des *Ancient Christian Writers* répond donc à un besoin sérieux en offrant aujourd'hui l'élégante traduction de Hilda G. Graef du texte des commentaires de saint Grégoire de Nysse sur le *Pater* et les *Béatitudes*. Nul doute que les spécialistes eux-mêmes apprécieront la sobre et sérieuse introduction à ces textes, de même que les notes judicieuses qui les expliquent. Les lecteurs non initiés à la patristique ne seront pas pour autant perdus dans ce travail qui a été préparé d'ailleurs expressément pour eux ; il goûteront cet ouvrage aussi bien quant à la fidélité de sa traduction que pour les indications historiques indispensables qu'il fournit sans faire montre de cette érudition superflue qui alourdit tant d'ouvrages de ce genre et les rend fastidieux pour les profanes.

*A.-M. Perrault, O. P.*

Carrefour '53 — « Intégration chrétienne du savoir ». Centre catholique des Intellectuels canadiens, Université de Montréal, 1953. 20.5 cm. 80 pages.

Les intellectuels canadiens s'interrogent sur les rapports qui doivent exister entre une connaissance théologique de leur foi et leurs connaissances scientifiques et artistiques. Le R. P. Th.-A. Audet, O. P. propose d'abord le point de vue du théologien : les esprits cultivés qui traverseront le texte serré de sa communication y découvriront en quel sens la théologie est appelée à épanouir normalement leur foi d'adultes chrétiens et à donner un sens à leurs connaissances spécialisées. Les principes sociaux de l'Eglise sont ensuite étudiés par M. Maurice Payette sous l'angle de leur application technique, spécifiquement chrétienne. M. Marcel Clément de son côté présente une définition scolastique des sciences sociales qui veut tenir compte à la fois de leur fin plutôt spéculative et de leur structure essentiellement pratique, pour ensuite reconnaître que, si les sciences sociales ne sont pas subordonnées à la théologie dans leur nature même, elles restent pourtant à elle dans leur application pratique.

Les réflexions de l'homme de science qu'est M. Marcel Rouault suggèrent les rapprochements tout naturels qui doivent s'effectuer, entre sciences et théologie, puisque « la Recherche scientifique, en habituant l'homme à trouver des choses difficiles à comprendre, peut le préparer à accepter l'existence de quelque chose qui lui soit inaccessible ». Suit une brève note rapportant la position du R. P. F.-M. Bergounioux, O. F.M. concernant les limites de la paléontologie au sujet du problème de l'origine de l'homme. Le R. P. Julien Déziel, O. F. M. examine enfin les relations d'in-

terdépendance et de voisinage de l'art et de la théologie, pour esquisser finalement une fresque rapide des vicissitudes de l'art en climat de chrétienté. Somme toute, ce cahier de Carrefour apporte de sérieuses communications sur un problème dont l'urgence se fait de plus en plus sentir dans tous les milieux authentiquement catholiques et honnêtement scientifiques.

*A.-M. Perreault, O. P.*

Pierre Dufoyer — « L'âme enfantine expliquée aux mamans ». Action Familiale, Bruxelles ; Casterman, Paris-Tournai, 1953. 19.5 cm. 197 pages.

Poursuivant ses études des problèmes familiaux, Pierre Dufoyer se propose d'expliquer aux mamans les principaux points de la conduite de leurs enfants. L'auteur s'est assimilé les principes majeurs de la psychologie de l'enfant tels que formulés par les chercheurs contemporains. Mais tout en parcourant tous les domaines explorés par ces chercheurs, Pierre Dufoyer en laisse tomber tout l'appareil technique pour n'en retenir que l'aspect pratique, appliqué à la compréhension des problèmes de l'enfant. Ce n'est donc pas un ouvrage de psychologie scientifique qu'on lira, mais un livre de solide éducation familiale qu'aimeront à se procurer les lecteurs de Pierre Dufoyer.

Louise Beck — « L'éducation au foyer ». Fides, Montréal. 20 cm. 125 p.

Dans le domaine de l'éducation, il y a beaucoup de demeures. Celle qu'a voulu présenter Louise Beck est toute lumineuse et aérée. La lecture facile de ce petit ouvrage, bâti sous forme de roman familial, rendra plus aisée l'ingestion de conseils judicieux concernant la tenue du foyer. L'auteur paraissant avoir délibérément tourné le dos aux complications de la science du comportement chez l'enfant, ce sera donc une sagesse sensée plutôt qu'une connaissance technique de l'éducation qu'il faudra chercher dans ce travail attrayant.

A. Jagu — « L'homme contre Dieu — Dieu avec l'homme ». La Pensée Catholique, Bruxelles ; Office Général du Livre, Paris, 1953. 19 cm. 39 pages.

Bref exposé des caractéristiques respectives de l'humanisme athée et de l'humanisme chrétien contemporains : en somme, une religion inhumaine de l'homme s'opposant à la religion du vrai Dieu, seule capable de révéler à l'homme sa véritable grandeur.

G. L. Goethaert, O. P. — « Lettres à deux Epoux ». La Pensée Catholique, Bruxelles ; Office Général du Livre, Paris, 1953. 19 cm. 55 pages.

Ces lettres veulent replacer le mariage dans sa vraie perspective au sein du mystère de l'Eglise. Elles apportent ainsi les principes d'une authentique spiritualité conjugale qui montre aux époux comment leur vie chrétienne doit s'épanouir au sein même de leur vocation conjugale.

P. A. REY-HERME — « Orientations pédagogiques ». Téqui, Paris, 1953. 19 cm. 142 pages.

On serait tenté de penser à une philosophie de l'éducation à propos de ce petit livre de réflexions pédagogiques. Ce n'est pas un traité de techniques pédagogiques en effet, mais d'orientations prises en fonction d'une notion de l'éducation centrée sur la « vocation spécifique et personnelle d'être spirituel » de l'enfant, qui utilise à cette fin des facteurs physiologiques, sociologiques et spychologiques. L'éducation ainsi définie sera ensuite étudiée en regard des deux variables que sont la nature de l'enfant et l'influence du milieu. En appendice, quelques notes originales sur une éducation dans la perspective catholique. Travail de réflexion, où des truismes, qu'il fait bon d'ailleurs de rappeler, voisinent avec des remarques fort pertinentes sur la position du problème même de l'éducation, et dont les conclusions demandent à être appliquées avec discernement au moyen des techniques pédagogiques connues lesquelles techniques pourront trouver une portée nouvelle si elles sont repensées dans ces perspectives ainsi renouvelées.

Maria WINOWSKA — « Frère Albert, ou la Face aux Outrages ». La Colombe, Paris, 1953. 19 cm. 294 pages.

Maria Winowska veut apporter aux victimes de notre monde désorganisé, et à bien d'autres encore, une série de témoignages hautement significatifs. Comme le Père Kolbe, Frère Albert est une autre figure ardente, que brûle l'amour de Dieu. A ceux qui souffrent, abrutis, dans des horizons fermés à tout espoir humain, Maria Winowska offre l'exemple de ces hommes comme un appel vers un au-delà qui pourtant est déjà avec nous dès aujourd'hui. La vie avec le Christ, sans compromis, jusqu'à l'anéantissement final : telle est la ligne pure et ferme de la vie du Frère Albert, nom de religion d'Adam Chmielowski, polonais, tertiaire de saint François, moine contemplatif, mort en 1916, dont le procès informatif est en cours depuis 1920. « Nous l'avons assez interrogé. A son tour, Frère Albert nous interroge. Mieux encore, il nous met au pied du mur. Pas moyen d'esquiver le défi. Faisons face. Peut-être a-t-il quelque chose de particulier à nous dire... Depuis le fameux duel entre Jacob et l'ange, ce genre de confrontation est de mise dans le Royaume de Dieu » (p. 286).

*A.-M. Perreault, O. P.*

F. W. CAVIEZEL — « Qui donc a tué ? ». Editions Salvator, Mulhouse, 1954. 19 cm. 304 pages.

Ce roman de Caviezel qui se situe en Suisse révèle une fois de plus l'art de cet écrivain qui sait disséquer une personnalité et débrider les blessures les plus secrètes de l'âme.

Max Brenner, médecin dentiste, et son épouse Marisa s'enferment dans une solitude de plus en plus complète, refusant l'amour mutuel qui les eût

sauvés, et l'enfant qui leur eût permis de se dépasser en se sacrifiant. Max s'évade de sa solitude par la morphine, et Marisa, par l'alcool. Devenu morphinomane, Max suit une cure à Friedau d'où il s'enfuit avant sa guérison pour revenir en hâte à la maison, car il sait son foyer menacé par Georges Caprusa. Marisa ira jusqu'au crime, car elle laissera son mari mourir de froid au seuil de sa maison où il s'est écroulé absolument ivre.

Marisa épousera Georges Caprusa qui mourra quelque temps après la naissance de leur enfant. Georges a ramené sa femme à la foi catholique, et celle-ci, pour réparer sa faute, deviendra infirmière au pavillon des morphinomanes de Friedau, à Wiesental.

Un roman écrit avec prudence, maîtrise : il pourra faire réfléchir bien des époux.

*Elie Goulet*

Marianne Jurgens — « Mademoiselle Lookie ». Editions Salvator, Mulhouse, 1954. 19 cm. 296 pages.

Louise-Yolande-Marie Hoogwaard, *sténo-dactylo et dame de compagnie :* ainsi se présente *Mademoiselle Lookie,* âgée de dix-huit à peine, à la baronne de Klaeterbeeck qui est à la recherche d'une jeune fille de vingt-cinq ans, cultivée, sérieuse et enjouée à la fois, afin de remplir les fonctions de dame de compagnie et d'intendante.

L'entrée de Lookie au service de la baronne marque le point tournant de l'existence de cette jeune fille extraordinaire par son entregent, son intelligence et sa vivacité d'esprit. Lookie nous devient sympathique dès les premières lignes de ce roman, malgré son humeur parfois fantasque, et son étourderie. De plus, c'est un cœur sensible, une âme ouverte à la beauté, un caractère essentiellement optimiste.

L'auteur a campé ici un magnifique type de jeune fille moderne qui, à dix-huit ans, est aux prises avec la vie difficile de la deuxième grande guerre. Marianne Jurgens nous introduit aussi chez les Hoogwaard où l'on vit la parfaite vie de famille, toute de sympathie et de mutuelle compréhension.

Un livre gai, divertissant, savoureux et vrai, qui plaira à toutes les jeunes filles : d'ailleurs beaucoup s'y reconnaîtront comme dans un miroir !

*Elie Goulet*

G. Hunermann — « Le mitron de Vienne ». — Editions Salvator, Mulhouse, 1953. 20 cm. 304 pages.

Une aura mystérieuse entoure cette hagiographie et revêt des couleurs naïves de la légende l'existence de saint Clément-Marie Hofbauer (1751-1820).

Elle se déroule dans un monde extraordinaire la vie de celui qui fut tour à tour apprenti boulanger à Znaïm, en Moravie, garçon boulanger à Vienne, pèlerin d'Italie, ermite non loin de Rome, étudiant chez les Pré-

montrés de Klosterbruck en Bohême, derechef garçon boulanger à Vienne, et finalement membre de la congrégation du Très-Saint-Rédempteur en Italie.

Clément-Marie pratiqua éminemment la vertu de charité : il ne pouvait demeurer sourd à aucune misère physique ou spirituelle. Cette charité s'accompagnait d'une confiance aveugle en la Providence. Un apostolat aussi désintéressé rencontra, à Varsovie aussi bien qu'à Vienne, l'opposition d'apôtres aux vues moins surnaturelles. Mais le Pape Pie VII et l'empereur François d'Autriche accordèrent leur appui entier à celui que Pie X canonisait le 20 mai 1909.

Ce livre remarquable met en lumière les misères d'une époque terrible qui trouva en Clément-Marie Hofbauer une âme à l'envergure de sa détresse.

*Elie Goulet*

ANDRÉ LA RIVIÈRE — II — La névrose cette grande misère humaine ; III — La névrose rempart de la maladie ». Collection *Equilibre psychique et bonheur.* Les Editions psychologiques Enrg., 3426, Av. Marcil (N.-D. de Grâce), Montréal.

Ce qu'il y a d'édifiant dans la vie de l'auteur, c'est ce labeur austère auquel il s'est astreint par devoir professionnel. Malgré un bureau toujours actif, il nous donna en 1951 son premier volume *Fautes à éviter en éducation.* En 1952, il lança une nouvelle collection *Equilibre psychique et bonheur* où trois volumes sur la névrose, de plus de 250 pages chacun, se sont succédés au rythme de un par an. I) La névrose, maladie trop peu comprise (1952) ; II) La névrose, cette grande misère humaine (1953) ; III) La névrose, rempart de la maladie (1954).

Dans ces volumes, l'auteur met à la portée du public ordinaire ce que la science et la pratique lui ont appris. Tout est dit, analysé avec une extrême délicatesse et bien rusé ou dépravé qui y trouvera la moindre émotion morbide. Tous les témoignages que j'ai reçus de la nombreuse clientèle de M. La Rivière sont unanimes à proclamer les bienfaits de ses consultations et de ses écrits. Plus d'un y a retrouvé sa vie normale.

Les bien portants liront pour leur curiosité ces analyses de troubles psychiques, mais les autres, les névrosés conscients ou inconscients, se reconnaîtront et sauront qu'ils peuvent vaincre leur misère, avec la grâce de Dieu, de la bonne volonté et le concours des hommes compétents.

*A. L.*

René LAURENTIEN — « Court traité de théologie mariale ». P. Lethielleux, Paris, 1954. 24 cm. 192 pages.

La question mariale est au premier plan de l'actualité religieuse. Et pourtant il manquait encore un exposé d'ensemble solide, au courant des dernières recherches, et de proportions accessibles. Ce livre répond à ce

besoin. Il comprend deux parties : I) *Le développement de la doctrine mariale* ; II) *Le développement de la destinée de Marie.*

La première suit le développement de la théologie mariale depuis les données et suggestions de l'Ecriture (aux richesses méconnues) jusqu'à nos jours. La seconde montre comment la destinée de Marie s'est développée, selon un plan à la fois logique et libre, de l'Immaculée Conception de Marie à sa glorieuse Assomption. Ce traité a éliminé les questions oiseuses que multiplient trop de livres marials, et s'attache à montrer la signification du rôle de Marie par rapport au Christ et à l'Eglise. Il s'adresse « au grand public cultivé et aux âmes intérieures, chez qui l'expérience vécue des réalités de foi supplée avantageusement aux ressources culturelles ». Les notes et la bibliographie, qui ne sont nullement nécessaire à la lecture de l'ouvrage, fourniront aux esprits plus curieux et aux théologiens des précisions techniques et des pistes d'études.

Une table rectificative des textes marials apocryphes, imprimés dans les deux patrologies, complète l'ouvrage. Cette table apporte sur de nombreux points des identifications nouvelles. Trois index : auteurs (600 noms) — matières — textes scripturaires, en facilitent la consultation.